

























































veines, etc., et quelle place ils occupent. Mais ceci est la moindre des choses. L'autre anatomie est plus puissante, car celle-ci observe quelle vie nouvelle est introduite par la transmutation dans l'homme, après la première vie moyenne, et quel est le sang en elle, et de quelle manière s'y trouvent le Soufre le Mercure et le Sel; et qui, suivant l'état du Soufre, du Sel et du Mercure, conclut de l'état du cœur; et de même du cerveau, et de tous les autres membres du corps entier. Ceci est la vraie et authentique (*genuina*) anatomie. Et ceci est la base du commencement; c'est ainsi qu'il faut que naisse le médecin. Cependant cette nativité est dure (*dura*) à comprendre; et ce discours est dur à entendre pour ceux qui ne veulent pas répudier leurs fantaisies, qui ont confiance dans leur cerveau et non dans la voie même de la vérité. Ainsi il est absolument nécessaire que nous soyons élevés et que nous vivions dans les arts; autrement qui donc croira en nous et aura confiance comme en un homme? Telle est la découverte (*inventio*) de la matière première. Celle-ci est la matière qui nous indique la maladie. Elle doit être connue de nous à fond. Ceci fait alors que nous pouvons connaître l'anatomie transmuée, de la manière la plus facile.

Mais, en outre, une autre anatomie est encore suivie. C'est celle des maladies, comme nous l'avons dit souvent. Il est donc superflu de l'exposer ici. Donc trois anatomies doivent être reconnues dans l'homme. La première est locale. Celle-ci indique l'effigie de l'homme, sa proportion et sa nature, et tout ce qui se rapporte à celles-ci. L'autre montre le soufre vif, le mercure volatil, et le sel âcre, dans chaque membre. La troisième enseigne comment la mort introduit une nouvelle anatomie (celle-ci est l'anatomie de la mort), et par quelle nature et effigie elle est introduite. Car ceci est l'indice, donné par la lumière de la nature, que la mort entre, avec des formes aussi variées, que variées sont les espèces qui procèdent des Eléments. Autant de corruptions, au tant de morts. Et de même que toute corruption engendre une autre chose, de même cette génération est, en cet endroit, une anatomie. Car celle-ci se reproduit fréquemment (*varie*) jusqu'à ce que, par une certaine succession, nous mourrions tous, et que nous soyons consumés par elle. Cependant, antérieurement à toutes ces choses, la science est semblable dans l'anatomie de la médecine; et encore, avant celle-ci, le firmament se comporte de même, ainsi que la terre, l'eau et l'air. Et si l'anatomie est portée, dans la vie nouvelle, à tel point que le firmament et les astres apparaissent en elle, alors elle est parfaite. Car il faut que Saturne reproduise Saturne et que Mars reproduise Mars. Et tant que ceci n'aura pas lieu, l'art médical ne sera pas encore trouvé. Car, de même que l'arbre émerge de la semence, et que l'herbe s'élançe de sa semence, de même il est nécessaire que, dans la nouvelle vie, soit mis au jour ce que l'on considérait habituellement comme caché, et qui, cependant, est présent. Car il doit être réduit jusqu'à ce qu'il soit rendu visible à nos yeux. Car de ce que la lumière de la nature doit être une lumière, il s'ensuit qu'il est nécessaire qu'elle soit



visible, et non obscure ni ténébreuse. Elle doit être telle que, par elle, nous puissions nous servir de nos yeux pour voir ces choses pour lesquelles ils ont été destinés. Car c'est ce qu'ils ne sont ni ne font pas; et cependant ils doivent contempler et voir autrement que les yeux des paysans. Pour ceci il est donc nécessaire que la lumière de la nature les illumine. Donc, par la vertu de l'anatomie qui a été basée (*fundata*) sur la lumière de la nature, il est juste et équitable que les maladies soient aussi dénommées suivant la lumière, plutôt que selon les ténèbres; c'est-à-dire, par exemple, que l'anatomie du cèdre donnera les maladies cédriques. Car ainsi, chaque maladie sera nommée intelligemment et rigoureusement suivant l'art. C'est par erreur et contre toute raison que la fièvre est appelée fièvre. Car ce nom de fièvre vient de *fervor*, chaleur. Or, la chaleur est seulement le signe de cette maladie, et non la matière ni la cause. Or, le nom doit procéder de la matière, de la propriété et de la nature de cette substance même. C'est ainsi que l'ortie (*urtica*) est vraiment l'ortie parce qu'elle brûle (*urit*); mais plus véritablement encore le sel d'urine. Car ils ont une seule et même anatomie. C'est pourquoi le nom de la fièvre est tel, qu'il sent la sottise de celui qui l'a trouvé. Car c'est la maladie du nitre de soufre embrasé (*morbis nitri sulfuris incensi*). D'où il agite le corps; d'où il lui fait éprouver des frissons; d'où il provoque des intermittences (1). Tu trouveras ceci ainsi que les autres noms, dans les chapitres spéciaux. De même le nom de l'Apoplexie donne la mesure de la sagesse de celui qui l'a nommée; puisqu'elle ne devait pas être appelée Apoplexie, suivant la droite raison médicale, mais bien Mercure cachymial sublimé. Car telle est sa matière, puisque c'est la matière peccante qui en est la cause. Or, les signes sont donnés afin seulement que le corps et la substance soient dénotés par eux. Celui qui apporte pêle-mêle les signes et les causes, celui-là erre dans toute la pratique. Nombreux vraiment sont les corps et les espèces, qui réchauffent ou refroidissent. C'est pourquoi le nom de fièvre est faux, mais non pas celui de nitre. D'après celui-ci, la fièvre procède du principe des humeurs, duquel elle ne devait cependant pas procéder. Cependant les noms devraient être imposés avec plus de justesse d'après la méthode de guérison; comme le mal caduc : *viridellus morbus*. Car cette espèce de mal caduc est guérie par Viridellus (vitriol).

S'ils ne font pas ceci avec le discernement (*discrimen*) prescrit, alors l'erreur est introduite. Car l'anatomie observe ces intervalles. Ne sois pas étonné de ce que tes yeux rustiques ne te montrent pas ces choses. Car le corps moyen (*medium corpus*) obténèbre ces yeux. Mais pour cette raison, c'est là que se trouve la science sur laquelle doit s'appuyer le médecin. Elle révèle plus à celui-ci qu'au rustique. Car si elle ne veut pas que beaucoup de choses soient connues ni vues du rustique, il est évident que celui-ci n'est pas créé pour la médecine ni appelé à elle. Le rustique n'a pas été élu pour celle-ci ; mais le médecin est vraiment élu. C'est à cause de la science dans laquelle le médecin doit être puissant. Car



celui-là est médecin, qui révèle publiquement les miracles de Dieu. S'il est présent, alors dans ce but, il lui est permis d'user de ceux-ci droitement, non perversement; en toute vérité, et non fausement. Car quelle est la chose cachée dans la mer qu'il ne doive pas révéler? Aucune. Quelle est la chose qui se trouve dans la mer et qui ne doit pas être découverte par lui? Aucune. Il doit produire (ceci) en lumière non seulement de (ex) la mer, mais encore de la terre, de l'eau, du firmament, c'est-à-dire du feu, afin que tous voient les merveilles de Dieu, pourquoi elles sont, et ce qu'elles présagent. Or, parce que toutes choses ne sont pas expliquées, ceci est un signe que cette intellection, qui était requise, fait défaut. Quelle est, en vérité, la cause de ce qu'une profession d'aussi grande sottise et en même temps d'art aussi minime, a été faite, la quelle, cependant, désire avoir une si grande place? C'est celle-ci (que n'est-elle pas la seule!) savoir la cécité même, ou la taie sur les yeux (*glaucoma*, cataracte), qui envahit aussi les autres professions. Car de même que nous ne connaissons pas la baleine (*cetus*), ce monstre marin, de même il n'est pas d'autre profession qui connaisse ce qu'est la bête de l'Apocalypse ou ce qu'est Babylone. Les cécités sont donc semblables qu'il importait cependant de corriger. Et de même que la cécité du médecin, dans les cas de ce genre, est la mort du malade, de même l'autre cécité est la mort de l'âme. Le Christ a dit merveilleusement des choses inouïes. Or, la médecine est admirable. Il faut donc s'appliquer à l'une comme à l'autre et les scruter profondément. Car ces à eux professions ne souffrent jamais de séparation. Et de même que le corps est le domicile de l'âme, de même l'une adhère à l'autre, et l'une éclaire l'autre.



## CHAPITRE VII

Comme jusqu'ici il a été conseillé que l'anatomie, ainsi que la vie nouvelle, soit considérée et recherchée, avec la science, dans toutes les substances, vous devez savoir que ceci n'a pas été fait en vain. Car ceci est la base et le fondement de la médecine. Donc il faut ensuite que toutes nos maladies (*affectus*) internes ainsi que les externes, soient détournées (*avertantur*). Ainsi, tout ce que nous sommes, ceci est également externe. Et bien que ceci ne soit pas vraiment figuré (*effigiatum*) ainsi, cependant, la semence (*seminarium, eaam*) est présente, c'est-à-dire le corps, et il est représenté (*effingitur*) en nous (*intra nos*) tel qu'il est, de même que la semence est un arbre, mais qui est achevé dans la terre. De même le ventricule est le sculpteur de celui-ci (le corps), et qui le façonne visiblement, quoiqu'il soit lui-même invisible. Selon quoi toutes les maladies possèdent alors leurs images; et chaque image a, en outre, sa médecine constituée par Dieu, et dont l'anatomie existe, semblable à celle de la maladie. Sur tout ceci, méditez donc cet exemple, tiré de la nourriture.

Tout ce qui, pour nous, est un aliment, est lui même ce que nous sommes. Et de même que nous nous mangeons nous-mêmes, telle est également la médecine, en considération de la différence spécifique de sa maladie. Et ce qui se sépare, par la santé, ceci même replace ce membre dans son membre. Que ceci ne te paraisse pas si extraordinaire. La raison en est celle-ci: L'arbre qui croît dans le champ n'aurait pas été arbre s'il n'eût eu l'aliment qui lui convenait. Qu'est-ce que l'aliment? Ce n'est pas le remplissage ni l'engraissement, mais la restitution de la forme. Qu'est-ce que la faim? L'indication de l'approche de la mort dans la destruction des membres. Car la forme a été sculptée par Dieu lui-même, dans l'utérus maternel. Cette sculpture permance en forme d'image. Or, elle périt et meurt sans apposition de forme externe. Qui ne mange pas ne croît pas ; qui ne mange pas ne vit pas. Or, si celui qui s'accroît, s'accroît par la nourriture et qu'en celle-ci réside l'artisan de la forme, qui façonne sa forme; et s'il a une forme sans laquelle il ne peut rien, il s'ensuit de là que l'aliment contient en soi la forme de l'image sculptée, dans laquelle celui-ci se résout, et qu'il augmente et amplifie. La pluie possède l'arbre en soi, de même que le suc (*liquor*) de la terre. La pluie est sa boisson; la liqueur de la terre sa nourriture, par lesquels il croît. Or, qu'est-ce qui croît ici? Rien, sinon qu'il est ajouté autant en accroissement à l'arbre, qu'il est formé d'écorce et de bois, de la pluie et de la liqueur terrestre. Le formateur et le modeleur (*plastes*) est lui-même dans la semence ; le bois, l'écorce, etc., sont dans la liqueur et la pluie. Cet artisan, existant dans le bois, peut, de ces deux choses, former du bois. Il en est de même pour les herbes. La semence n'est rien ; elle possède seule ment en elle le principe dans lequel se trouvent la forme, l'artisan,



la nature et la propriété. Si elle doit croître, alors la pluie, la liqueur et autres choses produisent l'herbe. C'est pourquoi, en elle se trouvent les tiges, les feuilles et les fleurs.

Ainsi toute forme est extérieurement dans l'aliment de toutes les choses qui s'accroissent. Et si nous sommes abandonnés de celle-ci, nous ne croissons jamais, mais nous mourons dans une forme flétrie (*deserta*, abandonnée). Si nous nous acheminons vers un plein accroissement, il est nécessaire que cette forme soit conservée afin qu'elle ne fasse pas défaut. Car il existe en nous une certaine essence, semblable au feu. C'est de cette essence que se repaissent notre forme et notre image. Donc si nous n'augmentions pas l'image de notre corps et si nous n'y ajoutions pas, celui-ci s'éteindrait dans une image flétrie (*deserta*). C'est donc pourquoi il est nécessaire que nous nous mangions nous-mêmes afin que nous ne mourions pas, par défaut de forme. Ainsi nous mangeons nos doigts, notre corps, notre sang, notre chair, nos pieds, notre cerveau, notre cœur, etc., etc., c'est-à-dire que chaque bol ou parcelle (d'aliments) (biffe) que nous ingérons, contient en soi tous nos membres, et tout ce que chaque homme contient, enfermé en soi. Là dessus, quelques-uns mettront en doute qu'il soit indiqué que ce soient les membres ou le corps qui aient besoin d'aliment. Mais en ceci il reste néanmoins à expliquer pourquoi les aliments sont nécessaires et à quoi ils sont destinés? Ils n'ont pas compris ce qu'est l'aliment dans l'homme, et ce qu'il y fait et ce par quoi il y agit. C'est ainsi qu'un artisan ne prend, pour faire une image (sculptée), que ce qui conduit au résultat à obtenir, c'est-à-dire seulement le bois nécessaire. Il rejette le reste à la manière d'excréments, l'effigie seule restant subsistante.

Mais ceci doit être également expliqué. Dans toutes choses, la nutrition a été instituée à cause de la forme seule. Lorsque l'été approche, l'époque de la faim est venue pour les arbres. Alors les feuilles, les fleurs, fruits, etc., se développent. Qui ne voit par ceux-ci, si leurs formes ne prennent rien d'étranger? Ils n'ont rien de ceux-ci en eux. Car s'ils l'avaient, ils fleuriraient aussi bien coupés et déracinés que plantés en terre. C'est pourquoi ils sont plantés en terre, afin que leur forme les pénètre et se façonne, ce qui est le don et le magistère des arbres. Or, l'homme n'a pas besoin de ceci, car il ne produit pas ses fruits de la même manière que les arbres. Il est, sous le rapport du fruit, une créature différente. Sachez ici que toutes choses vivent pour la conservation de leur forme, et que c'est à cause de la destruction de celle-ci qu'elles ressentent la faim et la soif, de telle sorte que, par celles-ci, l'image se trouve restaurée et renouvelée. Ce n'est pas autrement que vous voyez l'embonpoint et la graisse s'accroître par l'aliment. Si celui-ci n'est pas donné, alors la partie de l'image est anéantie. De même pour la partie de l'autre. Bien qu'il ait été établi que, par le défaut de nutrition parvenant aux parties principales, la mort subite s'introduise. Car la vie ne reste pas, lorsque l'image intérieure de tout le corps fait défaut. Ainsi les hommes croissent par les hommes; c'est-à-dire l'aliment est l'homme et il



restaure (*reddit*) l'homme, c'est-à-dire son image. Ainsi nous mangeons notre substance (littéralement, *le nous-mêmes*). Et si nous ne mangions pas ce nous-mêmes, de cette manière, alors notre corps s'évanouirait ainsi que la vie moyenne (*vita media*) et tout ce qui est en nous. De cette manière, il y a donc deux hommes: le visible et l'invisible. Le visible est double, savoir selon le corps et l'âme. L'invisible est simple, c'est-à-dire selon le corps. Voici un exemple de ceci: Lorsque, devant nous, se trouve un morceau de bois, un statuaire peut, de celui-ci, sculpter une image en retranchant ce qui doit être retranché. Ainsi, dans le bois, se trouve donc cachée une statue, qui, de prime abord, n'apparaît pas telle. Ainsi l'aliment a l'homme en soi, puisque, dans le corps, il se répand dans les membres. Il ne subsiste pas comme dans une seule partie; mais il est élaboré avec grande industrie (*artificiosissime*). Car le suprême ciseleur (*cœla tor*) a formé l'homme, c'est-à-dire a disposé les membres, jusqu'aux dernières extrémités de l'homme. Donc, si nous savons que nous nous mangeons et nous nous buvons nous-mêmes et que tout arbre également, et toute créature vivante se mange également, il faut ensuite connaître ce que l'on peut déduire de ceci, par rapport à la médecine, ce que nous dirons ensuite. Et bien que nous ne mangions jamais d'os, de veines, de ligaments et rarement de cerveau, de cœur, de pancréas et d'intestins (*omentum*), sachez cependant que l'os n'engendre pas l'os, ni le cerveau n'engendre le cerveau; mais le bol alimentaire, quel qu'il soit, est tout ceci en même temps. Si la forme se trouve ici invisiblement, l'os s'y trouvera certainement. Le pain est du sang. Qui voit ceci? Il est de la graisse. Qui le distingue? Qui s'en aperçoit au toucher? Il est du lard (*lardum*). Personne, cependant, ne le sent ni ne le voit. Et cependant tout ceci est engendré de lui; donc un artisan industriel opère dans le ventricule. Celui qui peut, au moyen du Soufre, fabriquer du fer, lequel est du soufre, celui-là quotidiennement est présent, et fabrique quotidiennement à l'homme, ce par quoi il l'a formé. De même si, du Sel, il peut engendrer le diamant, du Mercure l'or, il pourra ceci également dans l'homme. Car il prend beaucoup plus soin de l'homme que des autres choses. C'est pourquoi il lui prépare (*cudit*) tout ce qui lui est nécessaire. Sois seulement l'opérateur; soumetts-lui la matière sans rien lui séparer ni former l'œuvre même, comme il le veut. Lui seul connaît exactement le mode, le nombre, le poids, la proportion, la durée et toutes autres choses.

Mais remarquez que toute créature, quelle qu'elle soit, est double. L'une est du sperme, l'autre de l'aliment. Le sperme est une semence. Aussitôt jeté, celui-ci désire et recherche son aliment. Il est une créature ainsi que l'aliment de celle-ci. Il a la liberté de la forme de l'homme, de telle sorte que ce qu'il mange devienne l'homme et les membres hu mains. C'est pourquoi l'homme a été constitué en destruction de forme par la mort, ce qui a lieu à cause de la semence. Il est contraint de supporter cette mort dans ce qui lui donne et lui fournit l'aliment. Ainsi il n'est pas suffisant que l'homme soit né des entrailles maternelles;



mais il faut qu'il naisse encore également de l'aliment lui-même. Tout ce qui concerne la nature de la vie humaine (laquelle appartient à l'âme), tout ceci a été séparé de l'aliment. Car cette propriété de la vie vient avec (*accedit*) l'âme et non avec le corps. Et ce qui vient avec le corps, c'est-à-dire les mœurs et les qualités intellectuelles (*ingenia*), vient de l'homme suivant la sagesse de celui-ci. Ici, en vérité, tout ce qui vient de l'aliment est le corps; selon ceci, il faut considérer que ce n'est ni la vertu, ni la colère, ni la probité, ni la malice (*nequitia*). Ce qu'est le corps, ceci a été découvert parfaitement au médecin. Celui qui forme le corps dans l'utérus maternel, celui-là même le forme aussi dans le ventricule. Car de même que cet architecte s'applique sans cesse à son œuvre, de telle sorte qu'il ne fait pas autre chose ensuite que raccommo-der et corriger ce qui est fait, c'est-à-dire conserver cette forme qui, tel jour ou tel autre, est diminuée, déformée ou brisée et est détériorée, soit d'une façon, soit d'une autre; de même toutes ces choses se remarquent, de nombreuses manières, dans les corps, soit sains soit malades. Car la santé demande autant à être conservée dans son intégrité et perfection, que la maladie demande à être guérie.

Il est évident, par tout ceci, que, pour cette raison, nous avons deux corps, qui ne sont vraiment qu'un corps; mais ils sont créés suivant un mode double: suivant la semence et suivant l'aliment; et ce corps alimentaire est semblable au corps spermatique. D'où il nous est utile de connaître que, aussitôt que nous sommes sortis (*elidimur*) de l'utérus maternel et même en lui, nous vivons par la seule grâce et miséricorde de Dieu, et nous entretenons (*producamus*) notre corps (non de l'utérus maternel) au moyen de l'aliment. Car nous recevons, suivant la justice, un corps de notre père et de notre mère. Celui-ci, afin qu'il ne périsse et ne meure, nous le soutenons suivant la grâce, par la précaution vers Dieu, lorsque nous prions : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, ce qui est la même chose que si nous disions: Donnez-nous aujourd'hui notre corps quotidien. Car le corps pris du sein maternel se nourrit jusqu'à l'heure de la mort. Et c'est pour quoi nous prions pour l'aliment quotidien. Car c'est quotidiennement qu'il nous donne le corps. Ainsi il est en nous deux corps : celui de la Justice et celui de la Miséricorde. De même il y a deux médecines : celle de la Justice et celle de la Miséricorde, c'est-à-dire que nous avons été appelés à deux corps : à celui qui nous a été donné de notre père et de notre mère, et à celui qui nous est conféré par l'aliment. C'est pour cette raison qu'il nous a été enseigné, par le Christ, de solliciter notre pain quotidien, comme s'il eût dit : *Votre corps reçu de votre mère n'est rien. Celui-ci est mort aujourd'hui, hier ou il y a longtemps. Donc le pain sera ensuite votre corps futur. Ayez donc soin ensuite de ne jamais vivre de la justice provenant, du père et de la mère, mais du corps de la miséricorde. Et, pour cette raison, répandez-vous en prières vers votre Père céleste, afin qu'il vous donne le pain quotidien, c'est-à-dire votre corps. Et alors il vous donnera le corps, c'est-à-dire le corps de miséricorde. C'est en celui-ci que nous vivons dans la suite; et nous ne conservons rien du corps de justice,*





sinon le principe (*initium*) de notre nativité. Et c'est pourquoi nous nous mangeons nous-mêmes par la grâce et la miséricorde. Car l'homme doit penser ceci, de telle sorte, en lui-même, que, bien qu'il soit sorti de l'utérus de la mère, il n'est pas cependant le fils de sa mère et de son père, mais le fils de celui qui lui accorde l'aliment. C'est pourquoi celui-ci est notre Père céleste, non seulement selon cette justice qu'il a placée dans Adam et sa postérité; mais il est quotidiennement encore notre Père, en ceci, lorsque nous per dons le corps donné par notre père corporel et mortel. Car nous ne retenons rien de notre père mortel, selon la semence, mais nous conservons tout le reste qui nous vient de notre Père céleste. C'est de lui que nous sommes, c'est lui que nous prions pour notre corps et non pour le corps de justice. Or, si ce corps de la grâce n'existait pas, l'autre, celui de la justice, succomberait à tout moment. Ainsi, voyez donc quel est ce corps. Nous nous mangeons nous mêmes, non pas cependant selon la justice, mais selon la grâce et la prière.



## CHAPITRE VIII

Ainsi nous devons donc considérer attentivement quels et ce que nous sommes, et ensuite si ce n'est pas du corps donné par la mère, mais du corps du pain, par la grâce et non par la justice, que nous vivons. Car c'est à ceci que fait allusion Saint Jean Baptiste, lorsqu'il atteste aux Juifs que Dieu a pu, des pierres elles-mêmes, susciter des fils à Abraham. Qu'est-ce à dire, sinon faire du pain avec des pierres, ou avec de la terre? Lequel pain fera croître les corps des fils d'Abraham, lesquels, en suite, devront reconnaître qu'ils vivent selon le corps de la grâce. Et ainsi nous avons notre corps de l'aliment du pain. Ce que j'énonce ainsi, afin de confirmer ensuite ma proposition, savoir que tout homme possède extérieurement (*foris*) son anatomie, laquelle doit être nécessairement connue du médecin; et celui-ci doit se former sa science, de telle sorte qu'il puisse par elle pénétrer jusqu'à la connaissance des trois substances, et quelles elles sont. Car ainsi on déduit ensuite de ce corps le Régime et la Diète, ce qui est une nouvelle occasion de décrire les maladies de l'excès de nourriture ou satiété, de l'immodération, ou de la mauvaise qualité des aliments, qui ne conviennent pas à notre corps. Et bien qu'il soit constant que notre ventricule transmue, en lui-même, en notre substance, tout ce qui est ingéré en nous; néanmoins la demande ne concerne que le pain et rien de plus, bien que toutes choses nous conviennent et nous soient soumises. En effet, plus une chose est voisine du pain, plus elle est salubre au corps; c'est un principe établi en toutes choses. Ainsi nous nous renouvelons et nous rajeunissons. Et c'est selon que nous rejetons la semence de l'aliment, que nous moissonnons. Et du corps de la justice, nous avons vraiment, et nous retenons une maladie. Bien que la justice n'engendre pas de maladies, non plus que le pain, pour lequel nous prions. C'est ainsi que Saint-Jean-Baptiste et quelques autres ont vécu, pour cette raison, sans maladies. De même que l'on commet des excès au sujet du pain, on en use de la sorte au sujet du don de la justice, à tel point que de l'une et de l'autre part un excès de manière et d'ordre est commis, duquel naissent ensuite les maladies et autres choses semblables, desquelles nous ne serions jamais affligés si nous vivions selon la loi et la demande. Ainsi nous concevons des maladies dès l'utérus maternel. Et comme il faut que nous naissions une seconde fois, c'est pourquoi nous concevons aussi une seconde fois ces maladies, c'est-à-dire par le pain quotidien. C'est pourquoi, si nous devons fondamentalement parler et écrire sur le Régime, nous ne pouvons déterminer aucun régime ou diète qui ne doive rester dans la loi de la justice et de la nourriture, au sujet de laquelle nous prions; dans laquelle toutes les santés sont perpétuellement conservées et préservées des maladies. Si nous ne garons pas vraiment ce régime, alors nous ne retiendrons pas notre corps en état de santé. Or, parce que Dieu est bienfaisant, il ne venge pas les délits de ce genre et le mépris du régime donné par lui; c'est pourquoi il a créé le



médecin qui est semblable à lui, puisque le Christ a dit à ses disciples : *Remettez les péchés autant de fois que le pécheur les déplore (ingemiscit)*. Ainsi le médecin a été aussi préparé pour guérir, aussi nombreuses que puissent survenir les maladies. C'est à cause de la puissance de cette mission que les médecins guérissent toute espèce de maladie, et même les lépreux. Ainsi se comporte la médecine, et de même, avec elle, le médecin, de telle sorte qu'ils guérissent et conservent par la puissance du corps de celui qui conserve l'âme dans le corps.

C'est pourquoi c'est chose ardue et excellente que d'exercer l'office de la médecine; et ce n'est pas une question aussi légère que d'aucuns veulent se le persuader. Car, de même que le Christ a commandé ainsi à ses disciples: *Allez, purifiez les lépreux*, rendez les boiteux agiles, rendez la vue aux aveugles, etc., etc., de même tout ceci ne concerne pas moins les médecins que les Apôtres. Donc celui qui est inhabile à guérir la lèpre ne comprend pas la puissance de la médecine. Celui qui ne restitue pas les boiteux sur leurs pieds, celui-là est appelé à tort médecin, et ainsi de suite pour les autres maladies. Demeurez donc persuadés que le médecin a été institué par Dieu, non seulement à cause du cathare du mal de tête, des abcès et des maux de dents, mai plutôt pour la Lèpre, l'Apoplexie, l'Epilepsie et autres maladies, sans en excepter aucune. Si nous ne pouvons guérir celles-ci, alors l'art et la sapience nous font défaut, qui, cependant, sont exigés comme nécessaires ici. Sans la bénédiction de Dieu, rien ne réussit. Car vraiment tout ce qui est sur terre est médecine. Mais ce qui doit pénétrer ou toucher les nerfs (suivant ce qu'ils disent), ceci fait défaut; c'est à-dire qu'ils ont progressé jusqu'à la moisson de la guérison; mais les moissonneurs ne sont jamais venus. Si les moissonneurs de la vraie médecine viennent sans que la fausse et sophistique s'oppose en concurrente, alors nous purifierons les lépreux, nous restituerons les aveugles à la vue, etc. Car la vertu de toute celle-ci est dans la terre et s'accroît. L'ambition et la jactance de la sophistique ne laissent pas éclater les mystères de la nature et les magnificences de Dieu. Ils jugent la médecine telle qu'ils sont eux-mêmes; et une seule drachme équivaut à beaucoup de leur science et de leur probité. Ils voilent leur insuffisance par cette réponse: Cette maladie est incurable. Ce par quoi ils manifestent non seulement leur stupidité, mais leur mensonge. Car Dieu n'a jamais envoyé aucune maladie dont il n'ait as créé en même temps la médecine. Mais notre ignorance est devenue une habitude (mos), de telle sorte que nous oublions que Dieu nous a donné un corps et nous le donne quotidiennement. Ne nous aura-t-il donc pas aussi donné la médecine, par laquelle nous portons secours aux maladies qui sur viennent au temps prescrit? Et qui ne se représentera facilement quelle est cette médecine? Mais ici notre partie adverse se met beaucoup à la torture.

Bien que beaucoup de choses puissent être recherchées ici, savoir si Dieu veut que les hommes vivent sur terre autant malades que sains; et de même, s'il veut, à cause souvent



d'un seul homme, en frapper de maladie une légion entière ; cependant il a communiqué toujours, par sa grâce, la médecine (convenable) (*idonea*), et il a dit aux malades qu'ils avaient besoin du médecin. Car s'ils ont besoin du médecin, ils en ont besoin afin qu'ils soient guéris par lui. Car s'il ne peut le faire, quel besoin ont-ils de lui autrement? Ils ont besoin d'un médecin tel qu'il les guérisse, et non pas qu'il les laisse gésir malades ou qu'il leur dise des paroles flatteuses. Et ceci nous convainc qu'il est nécessaire que nous puissions guérir toute personne malade, que ce soit la lèpre, la cécité ou la claudication. Car tous sont malades et ont besoin du médecin. Il est vrai, en effet, que celui qui use (littéral. dépense) ses yeux au jeu, à la fourberie et aux tromperies, n'a pas besoin d'eux. De même, celui qui se sert de sa langue effrontément pour les choses maudites, celui-là n'a pas besoin d'elle. Si Dieu eût privé de ce membre quelqu'un de ceux-ci, et que celui-ci dise au vrai médecin: *je suis malade; j'ai besoin du médecin pour mes yeux*; alors ils répondront dans ces écoles : *Il n'en a pas besoin, pas plus que le débauché (scortator) n'a besoin de pieds*. Or, ces choses sont en la possession de Dieu et non en la possession de l'homme. Il n'est pas hors de propos que le médecin soit excusé, non seulement en une, mais en toutes es maladies qui empêchent quelque mal. Car ceux qui sont ainsi affectés sont jugés plus heureux que es méchants qui se portent bien. Car Dieu châtie eux qu'il aime; d'une manière cependant si secrète, que ceci ne doit être exploré par aucun médecin.

Et maintenant, pour que vous n'oubliiez pas les secrets et la grande fidélité de Dieu, vous devez comprendre combien illustre est la médecine créée par Dieu. Car elle guérit, non seulement les seules maladies rappelées jusqu'ici par nous, mais encore elles qui sont inhérentes à la nativité, comme la cécité de naissance, la paralysie (*resolutio*). Si la médecine ne s'élève pas à cette hauteur, alors plusieurs pages sont encore blanches dans la médecine, bien que plusieurs de celles-ci soient remplies, ais de bagatelles absurdes. Et cependant celles qu'il conviendrait principalement de tourner n'ont pas encore été tournées. Car si nous portons nos yeux ers les étonnants miracles de la nature, nous verrons que l'enfantement et la fin sont tout à fait admirables, comme lorsque le Lion naît mort, et que la vie lui vient ensuite par un grand cri, ce qui est bien plus que d'obtenir la vue. Assurément ce n'est pas le Lion seul qui possède ce privilège, mais plu sieurs autres encore, que nous ne connaissons pas ou n'avons pas découverts encore. Dans tout ceci, la nature nous représente combien de choses nous font encore défaut dans les secrets de la nature. C'est donc injustement que nous nous enorgueillissons tant avec nos parures, puisque nous n'atteindrons jamais ces limites que nous croyons avoir franchies depuis longtemps. Le jour de notre jubilation est un jour de misère et de grande amertume. Car ici ce n'est même pas le commencement, je me tais sur les secrets de la nature. Et celui qui parle de ceux-ci, ils l'accueillent à coups de sifflet. Et cependant leurs livres sont de pures sottises, qu'ils écrivent et publient. Vos œuvres témoignent que votre doctrine n'est rien du



tout. Emparez-vous vraiment de la clef de la sagesse, c'est-à-dire de la science ; vous n'entrerez pas, néanmoins, dans ses profondeurs cachées (*penetralia*). Car c'est de cette manière que doivent être comprises les choses qui sont nécessaires au médecin, comme ceci a été successivement annoncé dans tous les chapitres, et a été fort bien établi dans la nature des choses. Car elle ne se manifeste pas jusqu'à ce point dans ses secrets; au contraire, elle en laisse paraître difficilement quelque chose. C'était une chose merveilleuse que la dégénérescence des peuples (*degeneratio aut evariatio*), tandis que, cependant, le premier Adam était unique, duquel nous avons tous été produits, et si dissemblables ! Quelle en était la cause? Les secrets seuls de la nature, qui a produit elle-même des géants, qui a conduit des hommes jusqu'à l'âge très élevé (*ad culmen*) de 600, 700, 800 et 900 années. Car ceux-ci possédaient les choses cachées (*abscondita*) de telle sorte qu'ils vivaient au milieu d'elles et jouissaient (*perfruentur*) de celles-ci; c'est-à-dire qu'en ces siècles, ils eurent la connaissance familière de tous ces secrets. Car il ne peut pas être, que le bien et le mal aient été désignés en vain dans la pomme, à laquelle il était défendu à Adam, de goûter dans Hébron; mais c'est une grande indication qu'il y a, ici même, beaucoup plus de choses cachées dans la nature, qui ne sont pas connues de nous. Et même, sans aucun doute, de grandes Sciences, Sagesse et Prudences. Car ce n'est pas seulement dans la pomme que ceci se trouvait, mais dans beaucoup d'autres choses, fort nombreuses, de même qu'aujourd'hui beaucoup de choses merveilleuses se présentent, qu'il ne serait pas très prudent de révéler, si ce n'est que Dieu aura prohibé que cette puissance (*virtus*) soit manifestée. Car si, dans la terre il existe un poison duquel vient la mort, certes, il est nécessaire aussi que se trouve dans cette même terre, de quoi faire la vie elle-même. S'il est vrai qu'elle engendre les maladies, il est vrai également qu'elle engendre la santé. Mais, en vérité, on travaille peu ces questions et on ne les étudie point ; la commune profession d'examiner des urines les leur annihile.

Ce sordide gain culinaire les persuade de vivre en fainéants, et contents d'eux-mêmes à la maison, indifférents à leur art. Puisqu'il y a tant de profit dans l'examen des urines, pourquoi s'adonneraient-ils, en effet, à des travaux plus pénibles, puisqu'ils exercent la médecine dans le seul but de ramasser de l'argent ? (*radendi nummi*).



# Des Causes & Origines des Maladies

PROVENANT

DES TROIS PREMIÈRES SUBSTANCES

(Suite)

## CHAPITRE PREMIER

*Je vais donc dire maintenant, qu'il faut comprendre comment trois substances sont unies en un seul corps ; examinez donc cet exemple. Toute semence est triple; c'est-à-dire c'est une semence dans laquelle trois substances existent et croissent. Et comme une semence seulement apparaît, on voit que ces trois choses ne font qu'une. Car, en vérité, toute chose qui est dans la semence est unie et non divisée; mais elle est la conjonction même de l'unité. De même que, dans une noix (nux juglans), on trouve du bois, une écorce et des racines. Ces trois choses sont, en vérité, bien différentes; et conjointes cependant en une semence. De même dans l'homme. Celui-ci est, dès le principe, une semence dont le sperme est l'écorce. Personne n'a jamais vu cette semence, à cause de sa petitesse et de sa subtilité. Or, de la semence sont engendrés les hommes. Que si la génération commence, alors ces trois choses croissent, chacune mélangée (permixta) et unie en sa nature, dans un corps, non dans trois; de même que l'homme croît ou décline (abit) en os, en chair et en sang. Et, bien que composé de ces trois choses, il croît cependant comme un être unique. Ainsi ces trois choses constituent un seul corps; et elles sont elles-mêmes invisibles en celui-ci. Ainsi donc ces trois substances croissent, mélangées (permixta)t dans l'unité, et conjointes pendant toute la durée de celle-ci (ad suum usque tempus), comme un arbre qui croît d'abord dans la moelle. Cette moelle est une substance triple, mais un seul bois. Et qu'il y ait en celui-ci trois substances, c'est ce que démontrent l'Art, la Nature et la Mort, par lesquels chaque chose est séparée, et mise à part comme elle le doit être. Donc, tenez comme principe de ces choses, qu'elles s'unissent entre elles, et ne sont qu'une seule chose, et que chacune a son office, en vue de contribuer à compléter le corps (ad corpus complendum)*

Ensuite, apprenez quel est l'office de chacune (de ces trois substances). Par le Soufre, le corps opère sa croissance, c'est-à-dire que tout le corps est soufre, et un soufre tellement subtil qu'il est consumé par le feu invisiblement. Car les soufres sont nombreux (*plura sunt*). Le sang est un soufre; la chair en est un autre; les parties nobles (*partes principes*)



un autre également; la moelle en est un autre, et ainsi de suite. Et ceci est le soufre volatil. Les os qui, eux-mêmes aussi, sont de diverses sortes, sont des soufres; mais ceci appartient au soufre fixe. Et, dans la séparation faite par la science, chaque soufre est retrouvé tel qu'il est. Puis la congélation du corps a lieu par le Sel ; c'est-à-dire que, sans le sel, rien n'eût paru tangible. Car c'est par le sel que le diamant possède sa dureté, de même que le fer; c'est par lui que le plomb, ainsi que l'albâtre, possèdent leur mollesse, etc. Toute congélation ou coagulation a lieu par le sel. C'est pourquoi il existe un sel dans les os, un autre dans le sang, un autre dans la chair, un autre dans le cerveau, et ainsi dans les autres. Car, autant il y a de soufres, autant il y a de sels. Le troisième principe est le Mercure ; et celui-ci est la Liqueur. Tous les corps ont leurs liqueurs dans lesquelles ils consistent, de telle sorte que le sang possède une liqueur, la chair, une autre, les os, une autre encore, la moelle, une autre également. Donc ils ont leur mercure.

Et cependant celui-ci est unique; et il a autant d'espèces diverses et de différences qu'il y a de soufres et de sels. De même qu'il est nécessaire à l'homme qu'il ait un corps, de même il exige la compaction, c'est-à-dire la congélation, et aussi la liqueur. Et ces trois choses sont tout l'homme, lequel est seulement un corps. Donc vous voyez qu'il y a ici un corps seulement, mais trois choses.

Ainsi donc, une chose composée et un corps sont constitués, lesquels, cependant, sont trois choses. C'est pourquoi le Soufre s'embrace. Car c'est un pur soufre. Le Sel se résout en alkali, parce qu'il est fixe. Le Mercure fume (*effumat*) sans brûler en vérité; mais il s'enfuit (*secedens*) par la force du feu. Ainsi donc, toutes les dissolutions naissent de ces trois choses, comme l'arbre qui sèche lorsque la liqueur se retire de lui. Et si c'est son soufre qui lui est enlevé, alors aucune forme ne subsiste. Si le sel est séparé, aucune coagulation (*congelatio*) ne subsiste; mais l'arbre tombe et s'effondre comme un fût privé de ses cercles. Si ce corps s'accroît; il progresse seulement dans une seule vie, c'est-à-dire dans une seule nature, comme le poirier. Ce qui revient à dire que le poirier ne porte qu'une seule et même sorte de poires. Il faut comprendre ceci de même de tous les autres arbres. Sache donc qu'autant il y a de fruits, autant les espèces sont diverses dans le Microcosme. D'où il suit que celui qui connaît la poire, connaît aussi l'arbre qui la porte ainsi que ses trois substances pyrales. Ceci doit être entendu de même des maladies. D'après ceci il doit être établi que, si tu vois la maladie, tu dises : ceci est la poire, ceci la pomme; c'est-à-dire que ces trois substances doivent être sérieusement connues de toi, selon qu'elles existent dans la maladie, aussi bien que tu reconnais l'arbre. C'est pourquoi, si ces trois choses produisent (*promunt*) des poires d'un seul genre, et non trois; et si, dans leur *Ultime Matière*, elles ont trois substances, alors les maladies doivent être connues de la même



manière, puisqu'elles ont un corps sulfureux, une liqueur mercurielle, et que leur consistance (*congelatio*) provient du sel. Car ces trois choses naissent des trois autres. Donc, la médecine convenable aux maladies doit être un feu qui consume, c'est-à-dire le Feu de l'Essence (*Ignis Essentiae*); et, sans feu, il n'est aucune médecine. Car, de même que le feu consume le soufre de l'arbre, de telle sorte que ni le soufre ni l'arbre ne subsistent, ainsi il est nécessaire aussi à la médecine, qu'elle soit une consommation. Et non seulement pour le soufre (*in Sulfure*), mais encore pour la liqueur et le sel. Car, dans les maladies, ils sont volatils; et quoiqu'ils se présentent vraiment fixes, ils demeurent cependant subordonnés à la médecine, afin qu'ils deviennent volatils.

Maintenant, puisque nous parlons de la nature de ces choses, c'est-à-dire des maladies, il est donné un seul nom à chaque fruit, comme lorsque nous disons ; « ceci est une poire », tous les genres de poires sont contenus sous ce nom ; et « ceci est une pomme », ce qui comprend également, sous ce nom, toutes les sortes de pommes; de même, il en est ainsi de la compréhension des maladies. Car, si tu vois une lèpre, dis; « Ceci est la lèpre » ». Car cela suffit. Car il n'est pas nécessaire de faire attention à sa froideur ou à sa chaleur, à sa sécheresse ou à son humidité. Car, de ces qualités, rien ne naît ni n'est engendré, dans les corps et substances, de ce qu'il est utile de connaître. La médecine, vraiment, procède, dans la Lèpre, comme dans la Régénération, toutes choses qui, en cet endroit, sont hors de considération. Car ce n'est pas la couleur de l'arbre, ou sa forme, ou autre chose semblable, que tu considères, lorsque tu veux le planter, mais vraiment sa seule semence. Car toutes les autres choses suivront d'elles-mêmes, à la fin. Car ce sont les ultimes matières de la substance, c'est-à-dire de leur vie. C'est pourquoi il n'est rien d'important en ces choses.

Raisonnez de même pour la jaunisse. Si tu l'appelles par son nom, tu ne jugeras nullement ensuite si elle est froide ou humide. Car le traitement de celle-ci existe, comme la hache qui abat l'arbre, ou comme le feu qui consume toutes les substances volatiles. Et, de même que dans le feu se trouve un exemple, puisque celui-ci consume toutes choses, c'est ainsi qu'il convient que la médecine soit constituée. Et il ne faut pas estimer où se trouve la chaleur, et où se trouve le froid; mais il faut simplement éloigner. Ceci est la nature et la propriété des arcanes. Car, de même qu'il est quelque chose qui arrache la vie, de même il existe une chose ou une certaine cause qui enlève les maladies. Si tu cueilles la poire de l'arbre, l'arbre, alors est vide. C'est par les mêmes noms et causes, que tu dois séparer et scinder les maladies; non te tenir autour de la substance et le corps de la poire, mais dans





son vrai pédicule, par lequel elle est affermie. Or, comprenez ici plus parfaitement ce qu'est la médecine, et dans quelle connaissance elle consiste.

Mais prêtez attention maintenant à ces exemples. Vous voyez par quelles vicissitudes l'hiver et l'été se transforment, de telle sorte que l'un succède immédiatement à l'autre, tantôt froid, tantôt chaleur. Recherche ceci même dans le corps. . Mais que ceci soit une maladie, ceci n'est pas ; chaque saison pousse (*expellit*) l'autre naturellement. Car l'homme est soumis à l'été et à l'hiver. Et, bien que, par l'hiver, il soit entouré d'un cercle (ou limite) de feu, de telle sorte qu'il ne sente aucun hiver; cependant l'hiver lui-même apporte néanmoins son action en lui, et entretient une opération avec lui et ceci chaque mois. Et ceci n'est empêché par aucune opposition. L'homme est affecté de même par l'été. Pourquoi le médecin refuse-t-il de connaître de telles choses, et d'éprouver ainsi les mouvements célestes (*cursus*), par lui-même? Comme si, en vérité, la nature eût erré ! Et c'est cette erreur qu'ils s'étudient à corriger, avec un résultat si peu satisfaisant. Ces choses sont aussi des maladies, mais comme l'hiver ou la chaleur elle-même de l'été, qui est contraire aussi à l'homme; mais, en réalité, ce ne sont pas des maladies. Car, ainsi que les étoiles naissent, suscitant la chaleur et le froid avec leurs jours interpolés (*interpolatis diebus*), les mêmes choses adviennent dans les fièvres, etc. Quelle autre chose, en vérité, que cette cause céleste, met ceci en mouvement? Et, cependant, le médecin en a attribué de telles au microcosme lui-même, à sa fantaisie (*suo arbitri*), tandis qu'il n'a pas pris le ciel lui-même en considération. D'où il s'est embarrassé naturellement dans les erreurs. Et alors, il est vrai qu'il arrive bien souvent que l'homme tombe en des ardeurs. Ceci cependant ne naît pas de lui-même; mais est alors lui-même, comme le Soleil, qui, lorsqu'il domine, est brûlant. Cependant, quiconque le supporte ne le fait pas de naissance, mais par accident. Qui détourne le Soleil, détourne aussi les maladies. Et lorsque cette chaleur céleste naît de cette manière, c'est un indice que le souffle (*aura*) boréal est fermé (*occludi*). Si celui-ci était ouvert, alors le tempérament convenable reviendrait.

Pour ce qui est de la chaleur de l'homme, sachez donc d'où elle tire son origine. En lui existent toutes choses célestes, terrestres, aquatiques et aériennes. Or si toutes ces choses sont unies par un tempérament (*contemperatio*) convenable, alors, dans le corps, ni le froid ni la chaleur ne dominant. Or, il importe qu'une certaine chaleur soit présente ici, plus grande que celle-ci; c'est celle qui s'élève du ventricule et réchauffe le corps. Touchant le ventricule, sachez que la chaleur qu'il possède est extrêmement efficace ; elle cuit et digère puissamment, et n'est pas beaucoup différente du feu externe. Or, celui-ci n'est pas seul, en vérité; mais tout membre a en soi un ventricule de ce genre. C'est pourquoi le feu habite en



tout membre, quel qu'il soit, et c'est le feu de la digestion. Et, de ce corps, afflue une chaleur perpétuelle, et non des Eléments mêmes existants dans le corps, ou semblables à ceux-ci. Et ceci est la chaleur prééminente, que produit la digestion. Et plus l'opération de la digestion est véhémence, plus la chaleur est intense ; et, par contre, plus la digestion est légère, plus l'homme est froid. Et cette chaleur est la cause des couleurs, qu'elle manifeste tandis qu'elles subsistent intérieurement à l'état latent, savoir, en provoquant le mercure à fleurir (*efflorescat*). Or, selon cette efflorescence, qui oserait dire; « *ceci est sanguin* », tandis que ces fleurs sont suscitées par le seul feu de la digestion? De même les autres couleurs, pareillement, sont produites par la chaleur quotidienne, lesquelles sont différentes dans l'âge mûr, et différentes aussi dans la vieillesse. Mais celles-ci (objectera-t-on), sont des complexions. Or, ceux qui ont dit, en considérant celles-ci; « *la jeunesse est sanguine, l'âge mûr est colérique, phlegmatique, mélancholique, etc.* », ont oublié la chaleur de la digestion et de la matière de ces trois substances, selon leur excellence. Car, de même que tout arbre a ses fleurs, de même l'homme a les siennes. Lesquelles fleurs ils appellent complexions, ce qui est un précepte erroné.

Tenez donc pour certain, au sujet de celles-ci, qu'il en est de même dans la nature des choses qui croissent dans le monde. Donc elles ne sont pas des grades, mais des espèces. Celles-ci adviennent donc spécifiquement (*specietenus*), et non graduellement. Car toutes les choses étrangères ne retiennent pas du tout ce grade, que Platearius et autres botanistes ont rapporté, chaque fois qu'elles pénètrent dans le ventricule. Car si ce que tu n'as pas préparé pénètre (s'il se peut), dans le ventricule, il réprime (*infringit*) tout froid, chaleur, et autres choses semblables, et recherche (*producit*) (?) l'arcane lui-même. Car toutes ces choses meurent dans le ventricule. Et les choses qui meurent ne sont pas celles que doit étudier le médecin. Or, si le ventricule ne brise pas celles-là, ceci est un signe de son état débile et mauvais. Il ne convient pas que la médecine soit donnée en ce temps, parce qu'elle ne peut se putréfier dans le ventricule. Et cependant il est nécessaire que celle-ci se putréfie. Il advient, en vérité, que certains médicaments, en temps de peste, sont bus avec des choses de nature chaude, comme des aromates ou autres semblables; et, comme ils ne se putréfient pas, rien ne s'opère, parce qu'il est nécessaire qu'ils se putréfient. Et c'est pourquoi, par ces médicaments, ne peuvent guérir ceux dont le ventricule ne peut pas putréfier. D'où il résulte que la rapidité de la putréfaction produit la rapidité de la guérison. Et tout ce qui empêche la putréfaction s'oppose également à la santé. Et cette sueur, qui est quelquefois provoquée par les médicaments imputréfiés, est mauvaise. Car elle contribue peu à la vie. De tout ceci, vous devez comprendre que toutes ces choses qui sont établies suivant le grade et les complexions n'apportent aucun profit au corps. Car, dans le corps, les maladies n'existent, ni chaudes, ni froides, selon leurs racines. Donc, que peuvent faire



des médicaments chauds ou froids? Il faut arracher la poire par sa queue, et la faire tomber de l'arbre



## CHAPITRE II

C'est pourquoi les arcanes ne sont pas des choses anciennes, mais nouvelles, non des enfantements (*partus*) antiques, mais récents. Les enfantements antiques sont de la substance et de la forme, comme ils existent dans le monde. Et, de même que, au regard de la substance, la forme, en ces choses, ne nous est utile à rien, mais qu'il faut la dissoudre et la rénover si elle doit être utilisable, de même il est nécessaire que vienne s'y ajouter l'abolition de toutes anciennes propriétés, comme chaleur et froid. C'est-à-dire qu'à moins que le Solatrum n'abandonne son froid, il ne peut devenir médecine. Et à moins que les Anacardi n'abandonnent leur chaleur, ils ne seront pas du tout remèdes. Et, pour résumer, à moins qu'il n'advienne que toutes les vieilles natures meurent et soient abaissées, et soient amenées dans une nativité nouvelle, elles ne seront jamais constituées médecines. Cette abolition est le principe de la séparation du mal du bien. Ainsi donc, la très nouvelle médecine, c'est-à-dire récemment née, reste, sans aucune complexion ou autres choses semblables, un arcane pur et absolu. Pourquoi, en vérité, ces égarés (*errones*) parlent-ils et défendent-ils que tu prétendes à ce grade, c'est-à-dire que tu puisses accomplir le premier et que tu ne tentes pas de parvenir au troisième et au quatrième? Car ils disent que le ventricule ne peut supporter ceci, étant trop faible; cependant ceci leur indique clairement que, plus un degré est froid, meilleur il est, et plus la dose doit être minime. Mais ce n'est pas une petite erreur, lorsque l'on dit : Ceci est plus élevé en froid que cela, puisque, cependant, il n'est qu'un degré unique de cette froideur. Ils devraient donc plutôt dire ; Cette herbe aune demi-once de froid ; celle-ci pèsera deux onces de froid ; tandis qu'on aura pris le même poids de chacune. Ce qui conduira à dire : *Recipe du froid, selon que vous en trouverez, une drachme ; buvez-en dans le cas d'ardeur ou chaleur interne.* Et parce que, vraiment, ceux-ci veulent avoir des herbes particulières, par exemple; non e pourpier, mais le nénufar; non la camomille, mais le poivre, ils manifestent, de ce fait, qu'ils cherchent non le froid ni la chaleur, mais les arcanes eux-mêmes, qu'ils prennent, cependant, pour les grades eux-mêmes. Tandis que s'ils eussent su qu'il n'y a qu'un froid, qu'une chaleur, qu'une humidité et qu'une siccité, ils eussent abandonné sans difficulté leur thèse. Et si l'on pouvait établir qu'il existe deux ou trois sortes de chaleur ou de froid, ou de sécheresse ou d'humidité, je me serais rallié très volontiers à leur opinion.

Mais tout ce que nous avons dit jusqu'à présent a pour but de faire connaître qu'une grande erreur a été faite jusqu'ici, dans l'observation des grades, et que les complexions des choses n'ont pas été comprises, puisque toutes sont une dans ces quatre. Car il sont établi quatre humeurs, tandis qu'il n'existe qu'une seule liqueur de mercure, dont il existe, non seulement quatre substances, mais plusieurs centaines de natures, genres, et propriétés, et



autres semblables, desquelles, cependant, il n'est pas la seule cause, mais avec lequel les deux autres viennent concourir. Car chaque maladie existe par ces trois choses, selon sa composition. Quelle est la cause des deux autres? Ceci sera exposé dans les chapitres particuliers. Ainsi naissent les maladies (de même que Lucifer s'élève dans le ciel, c'est-à-dire par son propre orgueil, qui excite ensuite toutes les guerres intestines) lorsque le mercure, par sa liqueur, qui est vraiment grande et admirable, s'élève lui-même. Car Dieu l'a créé lui-même au-dessus de toutes les merveilles. Si celui-ci monte, et ne se tient (*persistit*) pas dans son rang (*gradus*), alors il est le principe de la discordance. Il en est de même pour le Soufre et le Sel. Car, si le sel se sépare lui-même et se présente séparément, qu'est-il, sinon une chose qui dévore, et où son orgueil (*jastus*) domine partout où il ronge et dévore? C'est de ce rongement (*rosio*), que sont engendrées les ulcérations, le cancer, la gangrène, etc. Or, si le Sel s'était tenu en son lieu de résidence propre, l'homme n'aurait jamais eu, en aucun temps, d'ulcérations dans son corps. Et si le soufre s'enfle d'ambition, alors le corps se liquéfie, absolument comme la neige au soleil. De même que le mercure est si subtil, qu'il s'avance et monte, de telle sorte qu'il provoque une mort imprévue et subite chaque fois qu'étant trop subtil, il se porte lui-même hors de ses grades. De même il a été constitué par la raison, de telle sorte qu'il se tienne à son rang, sans orgueil (*jastus*), de même que la nature accomplit son office sans orgueil. Autant de têtes, autant de sens différents, de sorte que, par une certaine force, ils brisent les limites qui leur ont été constituées. Or, vraiment, puisque rien des créatures charnelles ne doit être éternel, il est donc nécessaire que celles-ci soient séparées et isolées en autant de manières qu'elles ont de qualités, de vertus et d'opérations multiples. Et, de même que s'affaiblit un royaume, ainsi la santé s'affaiblit également. Et c'est pourquoi il faut savoir que la bonté et la perfection d'une chose quelconque égalent celles des autres. Ainsi l'escarboucle n'est pas meilleure que la pierre ponce, et le sapin n'est pas inférieur au cyprès. La lumière de la nature réprouve ceci. Celui qui a fait l'or plus précieux que l'argent, c'est l'avarice qui l'y a poussé. Car il n'a pas été donné un moindre don à l'argent qu'à l'or. C'est pourquoi ce n'est pas par la sagesse de la nature, mais par la fantaisie des hommes qu'ils ont été considérés ainsi.

Or, si la mort voit l'imminente dissolution du royaume, elle l'envahit, non autrement qu'un royaume qui doit tomber parvient en des mains étrangères. Ainsi, si ces trois substances rompent leur union ou concorde, alors la mort se tient tout proche, et aussitôt par son industrie, d'heure en heure et de jour en jour, les attaque et les dompte, jusqu'à ce qu'elle triomphe de chaque substance, l'une après l'autre et qu'elle occupe le tout, d'où elle ne peut ensuite être chassée par aucun moyen. Si ceci n'a pas lieu, et que la mort ne se soit



introduite que par une certaine partie seulement, alors la médecine s'ajoute comme auxiliaire à la nature, et restitue celle-ci dans son intégrité. Ainsi tout ce que ronge le sel est guéri par la consoude; et tout ce que le soufre détruit par sa dissolution, le safran le restaure pendant et le rétablit; et ce que le mercure a trop rendu subtil (*subtiliavit*), l'or le rend plus consistant (*ingrossat*). Et ceci vient en aide à la nature. De même que tout royaume, en vérité, ne peut-être occupé sans un dommage manifeste et irréparable, de même la chair qui a été rongée par le sel est restaurée imparfaitement et ne peut, une fois le dommage reçu, être aussi bien réparée qu'auparavant. Et ainsi des autres. D'où il faut employer ses plus grands soins à ce que ces corps soient maintenus toujours dans leur intégrité. Car, par cette cause, ils sont facilement corrompus; à la moindre occasion ils sont offensés par l'âpreté de l'air. Car ainsi Dieu nous a tant donné, que nous avons eu une médecine depuis le commencement (du monde), jusqu'à présent, et nous devons en avoir une d'ici à la consommation du monde, et ceci tout à fait par la force, puissance et vertu qui a conféré et imparti cette médecine à ses Apôtres, en vue de guérir les malades. Cette guérison procède de l'unique force du commandement.

C'est pourquoi les médecins ont été investis, avec les Apôtres, du même mandat. Si donc ceux-ci vivent sous ce mandat et sont liés à celui-ci, il est nécessaire qu'ils agissent selon lui, et apprennent et connaissent le véritable et authentique (*genuinum*) fondement (de toutes choses). Mais beaucoup sont infidèles (*adulteri*), c'est-à-dire beaucoup transgressent ce mandat et n'en tiennent pas compte. A qui les comparerai-je? Ceux-ci sont, suivant la parole du Christ, *la nation dépravée et adultère, natio prava et adultera*, qui voit des signes, en vérité, et qui, cependant, ne désire pas les mettre en oeuvre. C'est pourquoi aucun signe ne sera donné à celle-ci, sinon le signe de JONAS, caché dans le ventre du poisson. Ainsi ils devaient chercher eux-mêmes sur la terre, de même que les juifs, la résurrection dans la baleine.

D'ailleurs, cet art est si complexe (*multiplex*), et les trois substances susdites sont tellement certaines, que le Soufre, le Mercure et le Sel peuvent être démontrés dans les quatre générations, c'est-à-dire qu'ils peuvent être répandus (*referri*), dans la nature des quatre matrices ou Eléments. C'est-à-dire que des quatre Eléments naissent toutes choses ; de la terre, en effet, les herbes, bois, et autres semblables; de l'eau, les métaux, pierres et minerais de ceux-là; de l'air, la rosée et le Tereniabin (*D'après Gérard Dorn (Dictionarium Paracelsi)*, "

c'est la graisse de la manne; c'est le miel des bois, tendant à une légère noirceur, qui ne provient pas des abeilles, mais tombe dans les champs, sur les arbres et les herbes, et qui est doux comme l'autre miel. On le trouve en une certaine quantité aux mois de



l'été, Juin, Juillet et Aout. Les anciens l'appelaient threr». Toxites donne son nom allemand : die aass geworffe ne feisstin von dem Manna.); *du feu, le tonnerre, l'éclair ou la foudre, la neige, la pluie. Mais je laisse tout ceci pour la Météorologie (Meteorica), qui a été constituée, de la lumière même de la nature. Poursuivons donc plus avant. Si le Microcosme lui-même disparaît (abit) en sa dissolution, il devient la Terre, dont la vertu est si admirable, qu'elle engendre d'elle-même très promptement les fruits qui sont semés en elle. C'est la préparation que le médecin doit connaître. De même, de ce corps nait le second Elément de l'eau; et puisque cette eau est la matrice des minéraux, c'est pourquoi le Spagyrique, au moyen d'elle, fait du Rubis. De même cette préparation fait paraître (promit) le troisième Elément, c'est-à-dire le feu, duquel naissent les grêles (grandines), et le quatrième Elément aérien, c'est-à-dire dans un vase de verre clos (in concluso vitro) il se distille à lui-même une rosée par son esprit ascendant. Beaucoup, en vérité, ont entrepris d'écrire sur cette génération, mais, néanmoins, ils ont perdu toute espérance de la réaliser. Car il ne convient pas de laisser aller un porc dans un champ semé de raves. Mais il y a encore une autre transmutation après celle-ci; savoir, celle qui a donné libéralement tous les genres Sulphureux, Mercuriels et Salins, comme il convient à ce monde microcosmique de le démontrer. Et beaucoup, en vérité, ont travaillé assidument afin de chercher en l'homme la santé de celui-ci, son eau-de-vie, sa pierre des philosophes, son arcane, son baume, son or potable et autres semblables. Ce qu'ils ont eu raison de faire. Car toutes ces choses existent, et elles se trouvent aussi dans le monde externe. Celles-ci, telles qu'elles se trouvent dans le monde externe, sont également semblables dans notre monde interne. Vous devez tenir pour certain que rien n'est si noir, qui ne conserve en soi un peu de blancheur, et rien n'est si blanc qui ne retienne quelque noirceur. Il en est de même des autres couleurs. C'est pourquoi, en même temps que ces couleurs-ci, les autres paraissent également. Le Sel est blanc; cependant il a en lui toutes les couleurs. Le Soufre brûle; c'est pourquoi il contient toutes les huiles. Le Mercure coule (diffluit); donc il renferme en lui les humeurs. Et ainsi des autres, ce que nous remettons à la philosophie.*

Ainsi l'homme est vraiment son propre médecin. Car s'il vient en aide (*opitulatu*) à la nature, celle-ci lui prête assistance et lui donne un jardin en raison de toute l'Anatomie. Car si nous étudions et scrutons les causes de toutes choses, nous trouvons que notre Nature elle-même est, pour nous, un médecin, c'est-à-dire qu'elle a en soi toutes choses dont elle a besoin. En passant, considérez, je vous en prie, les blessures. Que manque-t-il à une blessure? Rien, sinon de la chair. Il faut donc que celle-ci naisse de l'intérieur, et non pas qu'elle soit ajoutée de l'extérieur. Et ainsi la guérison des blessures n'est autre chose qu'une protection (*defensio*) afin que la nature ne soit pas opprimée par aucune chose



étrangère, mais puisse procéder, sans obstacles, (*inoffensa*) à son action. Ainsi celle-ci guérit, elle-même; elle aplanit (*complanat*) et dispose, elle-même, comme la chirurgie des médecins habiles l'enseigne. Car la Momie est l'homme lui-même. La Momie est le baume qui guérit les blessures. Le Mastic, les substances gommeuses, (*gummata*) et la Litharge ne concourent pas même un tantinet (*tantillum*) à la génération de la chair; sinon qu'ils défendent que la Nature soit troublée dans son opération. Cette règle est la même dans les maladies internes. Si la Nature se défend elle-même, alors elle guérit seule les maladies. Elle possède une industrie certaine pour les guérir, que le médecin ignore. Et c'est pourquoi il est seulement le ministre et le défenseur de la Nature.

Ainsi, il y a autant de propriétés intérieurement dans la nature, qu'extérieurement dans la science. Celles-ci sont innées en elle; nous les obtenons par l'enseignement (*ex institutione*). Nous sommes tels, à l'extérieur, que nous pouvons accomplir les choses que la nature peut accomplir à l'intérieur. Ceci doit être compris de deux façons au sujet de la puissance de la Médecine ; savoir ; de la Médecine du grand monde, et de celle de l'homme. Une des voies est dans les procédés défensifs (*in defensivis*); l'autre, dans les procédés curatifs (*in curativis*). Quand nous défendons la Nature, alors, nous nous servons de sa propre science. Car, sans science, il n'est pas de guérison. Que si, outre la défense, nous employons la science, alors nous sommes médecins et guérisseurs (*curatores*): Je n'ai mentionné auparavant que la coutume des médecins en général, qui nous est montrée chez ceux qui se fourvoient. Et c'est pourquoi il y a deux sortes de médecins; les premiers, qui donnent (*addicunt*) à la Nature, sa science, et se servent des seuls procédés défensifs, (bien que quelques-uns de ceux-ci ne se comprennent pas eux-mêmes). Les autres sont les guérisseurs (*curatores*). Ceux-ci se servent des sciences de la nature elle-même. De telle sorte que, si quelqu'un est blessé, deux modes de guérison sont donnés à la blessure ; celui du traitement Défensif, et celui du traitement Curatif. Le traitement défensif a été rapporté plus haut Le traitement curatif (*sanatiocurativa*) a lieu si la plaie est enflée (*ventrue, ventricosum*) de telle sorte que des médicaments sont introduits (*indantur*), qui engendrent la chair. Le médicament étant introduit de cette manière dans la blessure, la nature s'élève (*insurgit*) et digère le médicament dans la blessure ; de telle sorte que la chair se forme ; et ainsi la blessure elle-même se comporte à la façon du ventricule. Car, sans ventricule, aucune de ces choses ne pourrait s'accomplir. Mais ceci sera expliqué plus amplement dans la chirurgie. Vous pouvez juger, d'après le même principe, au sujet de toutes les autres maladies, comment il se trouve une science dans le médecin, et une autre dans la Nature du microcosme.





Or, maintenant, il faut comprendre, par ces choses, que l'homme et les choses externes entretiennent entre eux un certain accord ou similitude, de telle sorte qu'ils se conviennent et s'entraident (*afficiunt acadmittunt*). C'est-à-dire que l'homme doit savoir que, dès qu'il aura perçu clairement (*perspexer*), les natures de ces choses, qui se connaissent et s'admettent mutuellement, alors il possédera la connaissance de l'Anatomie. Puisque, en vérité, l'homme est formé du Limbe, et que le Limbe est le monde tout entier (*universus mundus*); et d'après ceci il a été établi que toute chose doit s'accorder (*admittere, anntmvt*) avec son semblable. Car, si l'homme n'eût pas été constitué ainsi de cet orbe et de toutes les parties de celui-ci, alors certainement le petit monde (ou microcosme) n'eût point existé ni n'eût été capable (*capax*) de recevoir toutes les choses qui eussent été faites dans le grand monde. C'est pourquoi il résulte de ceci, que tout ce qu'il mange et consomme de celui-ci, est vraiment lui-même. Car, puisque celui-ci (l'homme), est né du grand monde, et que le grand monde lui est semblable, donc, il fait partie également du grand monde. Car l'homme n'a pas été formé du néant; mais il a été fait (*jabrefactus*) du grand monde. C'est pourquoi il se trouve (*consistit*) également en celui-ci. Mais il s'ensuit encore de tout ceci que, puisqu'il est formé (*constat*) de celui-ci, il vit de celui-ci. C'est pourquoi si cette filiation ou lien (*nexus*) existe, tel celui d'un fils à son père, il est également vrai que personne ne portera plus promptement secours (*opituletur*) à son fils, que le père lui-même. Il l'aide et l'assiste. De même, par conséquent, le membre externe est médecine du membre interne, et ensuite chaque membre en considération d'un autre. Car le grand monde possède toutes les proportions humaines, divisions, parties, membres, etc. etc., ainsi que l'homme lui-même. Et c'est pourquoi l'homme mange et consomme toutes ces choses dans la nourriture et les médicaments. Ils ne diffèrent (*distant*) l'un de l'autre en aucune chose que par le corps moyen, la figure et la forme. Selon la science, il n'existe qu'une unique forme, qu'une figure et qu'un corps moyen, au regard du corps physique. Ainsi le corps de l'homme absorbe (*assumil*) le corps du monde, comme le fils reçoit le sang de son père. Car il n'est qu'un sang, qu'un corps, séparé par la seule âme, mais, en vérité, selon la science point du tout séparé. D'où il s'ensuit que le ciel et la terre, l'air et l'eau sont homme, dans la science. Et l'homme lui-même aussi, constitue un monde, avec un ciel, une terre, un air et une eau ; de même dans la science. Ainsi le Saturne du microcosme attire (*asciscit*) le Saturne du ciel; de même le Jupiter du ciel s'unit (*amplectitur*) au Jupiter du microcosme. Puisqu'il existe ainsi deux ciels et une conjonction, ceux-ci ne sont pas séparés ; il en résulte que la mélisse de la terre se rapporte (*assumit*) à la mélisse du microcosme, et que la giroflée (*cheiri*) du microcosme prend (*assumit*) la giroflée de la terre. De même que la Cachymia de l'eau recherche (*adoptat*) la Cachymia du Microcosme, et que le Talc du Microcosme recherche le Talc de l'Eau. Ainsi la rosée de l'air reçoit (*acceptat*) la rosée du Microcosme, et le Tereniabin du Microcosme



reçoit le Tereniabin de l'air. Et toutes choses supportent cette explication. Ainsi le ciel et la terre, l'air et l'eau ne sont qu'une seule chose, et non quatre; non deux, non trois, mais une chose unique. Et s'ils ne sont pas joints (*conjungantur*) ils existent divisés et séparés. De ceci nous devons conclure que, si nous voulons adapter ceci à la médecine, il convient de savoir que, pour les médicaments que nous devons administrer, il faut administrer le monde total, c'est-à-dire toutes les vertus du ciel et de la terre, et de l'air, et de l'eau. La cause de ceci est que, lorsqu'une maladie est dans un corps, tous les membres sains combattent avec celui-ci, et non pas un seul membre, mais tous. Car une maladie est la mort de tous ces membres. Et c'est parce que la nature a le pressentiment de ceci qu'elle déploie (*producit*), contre la maladie toutes ses forces et toutes ses ressources. Donc, il importera de constituer une médecine telle, qu'elle renferme en elle le firmament universel, tant celui de la sphère supérieure, que celui de la sphère inférieure. D'où vous pourrez juger avec quelle puissance la nature résistera à la mort, puisqu'elle appellera et attirera à son aide le ciel lui-même, et la terre, et toutes les vertus et puissances de ceux-ci. Et, de la même manière que vous comprenez que l'âme lutte contre le Diable, de toutes ses forces réunies, lorsqu'elle a invoqué Dieu lui-même, de tout son cœur et de toutes ses forces pour résister au Diable, ainsi la nature elle-même met aussi un soin égal à réunir et employer tous les secours qui ont été constitués par Dieu pour repousser la mort, tant elle est secouée et ébranlée d'horreur par la Mort cruelle, par la Mort amère, qui l'observe terriblement de ses yeux, et que nos yeux ne voient point, et que nos mains ne touchent point. Cependant elle (la nature) la voit, et la touche, et la reconnaît. C'est pourquoi elle attire à elle toutes les puissances célestes et terrestres, afin qu'elle résiste à celle-ci, qui est formidable (*formidolosa*). Car la mort est extrêmement horripilante, et cruelle, et acerbe. Si elle a terrorisé celui qui l'avait créée, c'est-à-dire le Christ au Mont des Oliviers, qui a été tellement saisi d'épouvante à son aspect, avec une sueur sanglante s'échappant de tout son corps, qu'il a prié son Père Céleste de l'éloigner et de l'écarter, c'est donc avec juste raison que la nature elle-même tremblera violemment devant elle. Car plus la connaissance de la mort est grande, plus est grande, également, la prudence, préservation et recherche de la médecine, que poursuit l'homme sage (*vir sapiens*).



### CHAPITRE III

Et tel est le grand composé (*magnum compositum*), c'est-à-dire la vraie médecine qui, comme nous l'avons dit, procède du ciel, de la terre, de tous les éléments et de toutes leurs vertus. Et c'est ce composé duquel le médecin doit apprendre; ceci, est le *Recipe*; ceci sont les simples, non vraiment dans le nombre et la quantité des simples, mais dans la composition; par la réunion desquels est formé tout l'homme extérieur celui-ci étant assemblé et uni, en lui sont assemblés tous les Remèdes, Médicaments et Arcanes ; en lui sont incluses toutes les puissances. Et ces forces peuvent lutter contre les maladies qui affligent l'homme; quant à celles qui ne l'affligent pas présentement, leurs arcanes, ou agissent mutuellement entre eux, ou bien se reposent (*quiescunt* ). Il en est de même, pour vous donner un exemple, du bois qui est dans la main de l'artisan. Cet artisan sculpte, d'un même bois, plusieurs centaines de formes, d'images et autres semblables. De même le corps de l'homme produit des maladies par centaines; et cependant c'est un corps unique, duquel toutes celles-ci sont sculptées. Mais, de même que les images tirées du bois, les unes comme les autres sont brûlées par le feu, et consumées par le même feu, de même, dans le grand composé (*in magnacomposito*), elle (la médecine) est également semblable, puisqu'elle épure, à l'instar du feu, et sépare le pur de l'impur. C'est pourquoi les grands composés doivent être connus. Mais comme les médecines particulières ou locales sont prises et quoique suivant l'ordre prescrit(*legitimo ordine*), cependant leur succès n'est pas exempt de péril.

De même que, dans ce grand composé, se trouve le monde entier, c'est-à-dire le ciel et les vertus de la terre, et tout l'homme du microcosme, c'est-à-dire comme le monde se trouve enfermé en lui, comme ans une goutte ; de même l'homme lui-même s'y trouve, avec tous ses membres, articulations, nature, propriété et essence, tant sains ou mauvais que malades ou bons; et ainsi, s'il absorbe ceux-ci, il aborde son limbe, duquel il est né; il s'absorbe lui-même, et le corps moyen (*medium corpus*) l'unit avec ce dont il est composé, dans ce qui lui fait défaut. Et ce composée trouve (*consistit*) dans les autres médecines, comme le Soleil au-dessus de tous les astres. En quoi le Soleil diffère-t-il de la Lune? Et en quoi la nuit diffère-t-elle du jour? Seulement parce qu'ils se distinguent, le Soleil par sa lumière, et le jour également par sa lumière. De même le ciel se distingue e la terre, ainsi que toutes les fleurs, racines, gemmes et perles. De même le médecin doit connaître aussi les différents médicaments, non autrement que s'il séparerait les ténèbres de la lumière, leur de la nuit. Car il convient que le médecin distingue ses médecines entre elles, de la même manière, même Moïse l'a rapporté dans le livre de la Genèse, que



Dieu le Père sépara successivement, un jour ci, le lendemain autre chose, le surlendemain autre chose encore. Ainsi nous devons penser que nous avons entre nos mains une chose complètement semblable à celle que Dieu a eue, et que nous devons posséder tout à fait la science de séparer et de distinguer le noir du blanc, le clair de l'obscur, c'est-à-dire la médecine de la boue dans laquelle elle gît cachée. Car c'est ainsi que Dieu a créé celle-ci. Mais que dirons-nous de l'opération? Ceci même, ainsi que nous le déclarons; savoir, que Dieu ne veut pas qu'elle soit connue autrement que comme la hache qui coupe l'arbre. Ainsi, il exige que son œuvre soit aussi considérée (*considerari*) en médecine; et celle-ci doit procéder (*procedere*) avec une efficacité, et une vertu, et un travail égal à ceux avec lesquels il a guéri (*sanavit*) lui-même sur la terre. Car, avant que les moindres paroles se fussent échappées de sa bouche, déjà tous les infirmes étaient guéris (*convalescant*). Bien qu'en ceci beaucoup de choses dussent être considérées, savoir la grande ignorance et l'imperfection des médecins, qui pourtant veulent paraître savants avec des miettes (de science) et la faute des malades, et beaucoup d'autres fautes qui, connues de Dieu, ne doivent être ni connues ni dévoilées par nous. Puis donc que l'opération de la médecine est une vertu si puissante, condensée (*stipata*) de toutes les vertus des phalanges célestes et terrestres, il vous est maintenant facile de comprendre que, ni l'hiver n'absorbe l'été, ni l'été ne dévore l'hiver, c'est-à-dire que vous ne devez point du tout pouvoir chasser (*dispellere*) l'Elément de l'eau par l'Elément du feu. Car, de même que l'eau demeure inexpulsée par le feu, de même le froid humide n'est pas du tout chassé par le chaud sec. En outre, les éléments ne sont pas les maladies, mais sont plutôt les ramifications (*enascentia*) qui naissent de l'arbre, lequel indique seulement les maladies. Car ainsi les complexions nous sont imprimées (*ingenitae*) de telle sorte qu'aucune n'en chasse une autre, et aucune ne fait place à une autre. Et de même que le ciel ne repousse pas la terre, ni la terre le ciel, il en est de même dans l'homme. Car tout ce qui surpasse ce grade n'est pas une Complexion, mais un Accident. Et comment ceci se dirige et s'ordonne, ceci sera expliqué dans les chapitres spéciaux.

Donc, maintenant que la santé elle-même a été écrite, jusqu'ici, avec l'homme et ses maladies, sous la Théorie et Physique générale, d'où tous les chapitres déjà écrits des maladies, ont été principalement déduits et basés sur cette Théorie générale; il faut maintenant traiter de la mort et de ses accidents, de son temps, etc. Toutes les choses ont leur temps, c'est-à-dire combien de temps elles doivent durer, soit pour le bien, soit pour le mal. C'est ainsi que les Saints (*Sancti*) ont leur temps ; ce temps étant accompli, ils doivent cesser de vivre et de rester sur cette terre. Or, il y a aussi un temps pour les méchants (*improbis*). Toutes choses cesseront à leur terme prescrit par Dieu. Et il n'est pas de Saint qui puisse outrepasser ceci, quelque pieux, juste ou utile et salutaire au peuple qu'il ait pu



être. Ce temps s'approchant, rien ne subsistera (*nihil superest, nihil spectatur*) ninon; *Lève-toi et marche (surge etabi)*. Le terme de ce temps est la mort. Celle-ci se tient (*adsidet*) à nos côtés et attend nos guerres intestines, saisissant l'occasion où elle pourra faire irruption. Car la mort elle-même ne sait pas à quelle heure elle doit s'introduire et quand elle doit tuer. Elle est néanmoins attentive, exacte et soigneuse à faire irruption, de peur qu'elle ne vienne à négliger le moment; mais elle prête continuellement obéissance à son Seigneur Dieu dans le ciel. Donc, si elle ne sait pas pareille-même l'heure et la minute de notre fin, alors elle se laisse chasser et repousser par la médecine ; cependant elle s'approche toujours de très près, parce qu'elle suppose continuellement que le moment d'entrer est venu; c'est pourquoi, quoiqu'elle se trompe souvent, elle redouble les insultes et les assauts. Or, bien que toutes choses soient en nous belles, bonnes et agréables, et pleines d'une certaine sainteté (*divinitas*) singulière, néanmoins elles ne sont pas autre chose qu'un trésor qui est composé d'or et de pierres précieuses, et caché dans une corbeille (*cista*) et dont le larron s'empare ensuite, n'en laissant rien au possesseur. Car il n'est accordé à personne d'être épargné; il n'est tenu considération d'aucun, ni de l'utilité, ni du dommage, ni de la probité, ni de la malice, mais il n'existe que: *Lève-toi et marche (surge et abi)*. Et quand même le monde tout entier se tiendrait devant lui, ceci n'est rien devant Dieu, et ne sera pas pris en considération. Ainsi notre vie a été constituée comme un trésor qui n'est point du tout en sûreté. Et si nous gardons celui-ci de toutes les manières possibles, à quoi nous servira tant d'attention? Simplement à ce qu'il nous soit dérobé, devant cette garde vigilante et attentive elle-même. N'est-ce pas une meilleure garde, si le malade alité se réfugie vers Dieu, et implore celui-ci, de lui donner son aide? Et s'il sollicite le médecin et le supplie de lui prêter le secours de son art ? Et cependant, puisqu'il n'a point espéré du tout en ces secours, il meurt et est emporté. N'est-il pas suffisamment fortifié, celui qui est Roi, et qui, réunissant toutes ses forces autour de lui, et entreprenant la guerre contre son ennemi, s'entoure très fortement, de tous côtés, de retranchements et de fossés, et s'ensevelit, pour ainsi dire, et combat avec des troupes tant à cheval qu'à pied? Et, cependant, lorsqu'il suppose que tout est bien protégé et en parfaite sécurité, une balle (*glans*), vient, qui le transperce. Qu'est-ce vraiment que la mort qui nous fait perdre la vie de bien des manières? Bienheureux, en vérité, l'homme que la mort saisit, dans la même disposition de cœur que Saint-Jean-Baptiste, les Prophètes et les Apôtres. Donc, il nous faut veiller et avoir l'œil surelle. Elle nous appelle, en vérité, au jugement où nous devons rendre raison de l'usage de notre temps, jusqu'au plus petit instant. Elle est le licteur et l'appariteur qui nous cite au Jugement de Dieu. Et c'est par cette citation (*invitatio*) que l'âme opère sa séparation d'avec le corps. Et quelle est cette citation? Rien que d'aller au Jugement, devant le regard de Dieu, telle heure, tel jour. Jour vraiment de misère, dans lequel le ciel et la terre trembleront et s'élèveront (*allollentur*) dans lequel les trompettes



réveilleront (*suscitabunt*) les appelés, les morts et les défunts. Mais la Mort est celle qui nous ressuscitera (*ressuscitabit*) et nous rendra ce qu'elle nous a emporté (*abstulit*). Dans cette vie nous nous tiendrons avec notre licteur devant le tribunal dont la terre est la prison et la geôle. Car tous sur cette terre, nous mourons dans les péchés. C'est donc pourquoi nous sommes assignés (*adjudicamur*) à cette prison dans laquelle nous serons détenus jusqu'à ce que vienne le jugement, que tous les hommes captifs doivent attendre. Déjà, en vérité, dans cette invitation de la mort, notre esprit va vers le Seigneur, tandis que le corps va à la terre, qui est la prison du corps seul, mais non de l'esprit. Ainsi l'un et l'autre restent en leur milieu (*in sua sede*) en attendant d'être enfin réunis de nouveau ; en quel temps les trois dites substances seront restituées en leur sang et essence. Mais qu'adviendra-t-il ensuite, en présence de celui qui a créé le corps et l'âme, et qui est caché à tous les hommes? En ce temps, en vérité, il n'y aura plus aucune maladie, il n'y aura aucune médecine, ni aucun médecin, ni aucun malade; et ce sera la fin de toutes ces choses. Mais comme nous l'avons dit, il est nécessaire que nous attendions ce temps avec vigilance, et que nous nous tenions, en attendant, dans les sciences, afin que nous soyons capables de rendre une raison vraisemblable de notre vocation.



## CHAPITRE IV

Et bien que nous ayons fait connaître la mort, qui est le terme de toutes choses, cependant ce présent traité n'est pas encore terminé ; mais la nécessité nous oblige à nous arrêter plus longtemps ici, afin que tout ce que nous avons proposé paraisse plus clair. C'est pourquoi nous devons entreprendre un processus plus général, au sujet des trois substances. S'enorgueillissant dans leur superbe, c'est-à-dire passant, dans leur exaltation, au delà du grade qui leur est assigné, ce qui a lieu de la manière suivante. Nous parlerons, avant tout autre, du Mercure.

Puisqu'il a été compris que le Mercure est la liqueur dans l'homme, et que celle-ci est multiple, à cause de quoi de multiples natures procèdent d'elle, maintenant je veux que vous sachiez tous qu'il existe trois modes et voies pour sa séparation. La première voie, par laquelle le mercure ascend, est la Distillation. L'autre est la Sublimation. La troisième est la Précipitation. Et bien que, dans ces modes, des espèces diverses existent, cependant il n'est pas nécessaire qu'elles soient énumérées chacune séparément. Il suffit de rapporter ici les principales. De même que les trois voies susdites existent extérieurement, de même trois autres modes subsistent aussi dans le corps. Et ceci est l'opération de la Nature.

Maintenant, il convient, avant tout, de rapporter qui est ce qui contraint (*cogit*) le mercure dans ces trois modes, c'est-à-dire le conduit dans cette voie dans laquelle il est sublimé, précipité et distillé. Car il ne fait pas ceci de lui-même (*ex se*) ; il est donc nécessaire que quelque chose d'extérieur l'attire, ce par quoi il ascend, et se sépare des deux autres principes. En voici un exemple. Lucifer ne possède pas l'orgueil de sa nature même ; mais il le reçut d'ailleurs. C'est pourquoi il s'éleva au-dessus des autres. De même ici également, cette chose provient d'ailleurs que de sa nature, et il faut comprendre précisément que ce qui fait sortir (*emovet*, *teibt*) le Mercure de son grade, c'est une chaleur; et par la chaleur il ascend. Or, cette chaleur est la chaleur de la vertu digestive ; donc, elle est accidentelle. Cette chaleur, est grande et intense; alors elle est plus puissante que le Mercure; elle l'élève, c'est-à-dire l'emporte sur lui (*proevalet*) ; elle l'excite (*agitat*) comme le bois qui, par l'intense chaleur du Soleil, est embrasé et brûlé. De même ce mercure ascend aussi par la chaleur étrangère et passagère. Or, en vérité, cette chaleur le chasse (*pellit*) de trois manières, selon la science de sa maîtresse, qui est l'Art Mécanique. De plus, il est encore une autre chaleur, qui provient (*emergit*) du mouvement du corps, non pas plus faible (*infirmior*) en vérité, que la première, mais cependant pf us admirable et non pas aussi certaine que la première. Celle-ci, cependant, pour quelque raison qu'elle soit suscitée,



embrase le Mercure et le contraint à l'ascension. Outre ces deux chaleurs, sachez qu'il en existe une troisième, suscitée par les astres; savoir : si quelque étoile brillante (*accensa*) survient (*incidat*), ce qui est un présage de mort subite, et d'autres maladies mercurielles pour ce temps et cette année. Ainsi, il existe donc trois chaleurs étrangères, capables d'élever le mercure, dont l'ascension est suivie de plusieurs maladies, c'est-à-dire de précipitations de son orgueil dans la mort. C'est pourquoi il est nécessaire que le Médecin puisse connaître et distinguer la chaleur de l'expérimentation, et la chaleur des astres. Car il pourra, de cette manière, protéger ses malades, et leur prescrire, en cette considération, un régime et une préservation certaine.

Ensuite, remarquez pour quelle raison le Mercure est embrasé. Ceci a lieu de trois manières. Dans l'une, il est embrasé soit dans l'humide, soit dans le sec ou dépression (*in depresso*) laquelle peut être, ou humide, ou sèche. Or, en vérité, le Mercure se trouve dans tout le corps et dans tous les membres. Autant de membres, autant d'espèces de mercure. Outre cela, sachez qu'il est beaucoup de parties dans le corps, et qu'elles ont toutes leur office; ainsi : ceci est l'office de la raison; ceci de la vision; ceci de l'audition. D'où proviennent plusieurs espèces des maladies de celui-ci. A l'un il (le Mercure) ôte (*expilat*) la raison; à l'autre, il enlève les veines; à un autre, il retranche la langue. C'est ainsi que la chaleur commence. Elle embrase d'abord le corps, et en tout lieu elle envahit et remplit, elle commence son opération, c'est-à-dire, elle commence à brûler, comme si ce lieu était un foyer dans lequel se trouverait le mercure. De telle sorte que, si la chaleur fût née de la satiété ou plénitude, cette plénitude eût été d'une chaleur si subtile, qu'elle eût égalé l'esprit-de-vin, et qu'elle se fût élevée à tel point qu'elle eût pénétré avec l'esprit dans le cerveau; alors, cette chaleur étant suffisamment forte, le mercure s'égarer (*pervagatur*, s'élève) au delà de ses limites naturelles; et tout ce qu'il touche, il le frappe et le blesse. Il en est de même pour le cœur; si elle l'eût occupé, alors le cœur eût été comme un foyer, par lequel il eût rejeté son propre mercure. Et partout où ce mercure touchera, il engendrera la maladie.

De même, dans les complexions saines (*validae*) dans lesquelles il se trouve une plénitude quotidienne, un exercice immodéré, ou bien une étoile semblable, ainsi que nous l'avons dit, alors le corps est remué (*movetur*) tout entier, c'est-à-dire que tous ses membres sont dans la chaleur. D'où il advient que tout le mercure est porté sens dessus dessous (*sursum deorsum*), et qu'il est distillé dans le corps, non autrement que dans un Pélican. Or, s'il monte son plus haut degré, alors il accomplit sa méchanceté (*nequitia*), c'est-à-dire s'il est mû à tel point, et subtilisé à tel point (soit qu'il soit fait ainsi dans le corps, en distillant,





ou en sublimant, ou en précipitant), qu'il parvienne à la suprême essence; alors il est rejeté de son siège, et c'est la maladie du corps et la mort prompte (*proesentanea*). Car, avant ce temps, il ne fait pas ceci ; mais il a un certain espace pour son ascension, circulation et préparation, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin à ce de2ré extrême. Alors. enfin, il est rejeté et retombe au plus bas (*ad ima*).

De même également, si quelque étoile enserre et embrase sa partie (*pars*) en elle; alors elle ne s'arrête pas tant qu'elle n'est pas montée à son ultime subtilité. Et alors elle engendre ses maladies. Ainsi Mercure est agité (*agitur*) par la chaleur extérieure dans son exaltation, qui n'est pas autre chose que la répulsion (*defectio*), c'est-à-dire la source des maladies.

Ainsi, comme il a été dit, il existe trois voies ou modes; l'une apporte la mort subite et ses espèces; celle-ci est la distillation du mercure. L'autre introduit la goutte des pieds (*Podagra*), la goutte des mains, l'arthrite (*Arthetica*); celle-là est la précipitation du mercure. La troisième produit la Folie(*Mania*) et la Frénésie; c'est la sublimation du mercure. A chacune de ces voies et à leurs diverses espèces, des chapitres spéciaux ont été consacrés dans les livres qui en traitent, et où elles seront plus particulièrement expliquées. Ainsi donc, la matière ultime des choses qui outrepassent (*transcendent*) leur grade est multiple. Car diverses sont les substances mercurielles (*mercuriales*), diverses les fonctions (*officia*), diverses les parties, et diverses les natures, modes et propriétés de toutes celles-ci. Lesquelles, si elles sont conjointes ou coïncident ensemble, engendrent d'extraordinaires maladies avec d'extraordinaires signes et particularités, et autres choses semblables.

Par cette préparation, le mercure devient tellement subtil, que personne ne peut lui résister, à cause de la puissance de la nature intérieure. La cause en est que les deux autres substances, par l'intensité de la chaleur, par la force de laquelle elles sont repoussées, ne peuvent la vaincre. Celui-ci est donc subtilisé à tel point qu'il pénètre et les chairs et les os, tellement qu'il s'échappe et exsude, non seulement par les pores, mais même hors (*extra*) de ceux-ci. De là naissent les pustules, le mal français (*morbus gallicus*), la lèpre, et autres maladies semblables; et elles prennent ici leur matière primitive et leur cause, avec beaucoup d'autres semblables. De quelles manières ceci a-t-il lieu? C'est ce que l'on trouvera énoncé aux chapitres spéciaux. De même qu'il ascend par une telle chaleur, il faut savoir également ici qu'il suscite aussi, de nombreuses manières, le froid, la chaleur, l'horreur et les conquassations, autant de fois que son paroxysme se manifeste, ou



seulement quelque chose de semblable. Car, chaque fois qu'un si âcre et si subtil poison attaque cette nature, alors, celle ci est saisie comme d'une certaine répulsion ou épouvante. Cette épouvante est le tremblement (*tremor*) du corps, né de la crainte du froid et de la chaleur, qui se rencontrent (*concurrunt*) ensemble. Car là se trouve l'obturation et une fluctuation des vapeurs, comme dans une marmite fermée, qui bout et se soulève elle-même. Le froid est vraiment la matière et la nature de toute frayeur que cause le froid. Plus la chaleur devient forte, plus le froid s'éloigne et laisse dominer la chaleur. Ainsi sont connues les merveilleuses natures du mercure, et parce que, véritablement à cause du souci de la brièveté, sa nature variée ne peut pas être décrite ici plus amplement, nous reporterons cette partie essentielle de notre traité, dans nos autres volumes.



## CHAPITRE V

Puisque cette dissertation est achevée et terminée dans la partie concernant le mercure, nous accorderons aussi la même attention au sel, qui est une autre partie des trois substances. Sachez d'abord, au sujet de celui-ci, qu'il est transformé, en sa superbe, suivant quatre modes, savoir; en Résolution, Calcination, réverbération et Alcalisation. Or, la nature du sel est variée, et de diverses manières; c'est pourquoi variées sont les *espèces (species)* de sa préparation. Beaucoup de sels sont calcinés; beaucoup sont réverbérés, et beaucoup alcalisés et résolus, qui, tous, dans l'homme, se comportent comme à l'extérieur de lui dans la science.

Tout d'abord il est nécessaire de connaître ce parquoi le sel est dissous (littéralement:brisé), de telle sorte qu'il ascende dans les susdites préparations du suprême grade, auquel il ne devait pas parvenir. Les causes en sont triples:

La première est l'immodération (le trop-plein) des nourritures, qui trouble la digestion, et rend les parties trop lascives la chair trop lubrique (*lubrica*), c'est-à-dire par laquelle la chair est rendue trop délicate, la chair trop molle et moelleuse (*medullosa*) et d'un sang trop impétueux) et autres semblables. Ainsi, aussitôt que ces choses sont en abondance, le sel ne peut se maintenir dans son essence et intégrité, dans laquelle, néanmoins, il lui convenait d'être; de même que le champ, trop engraisé, est corrompu par ceci, parce que ses fruits se pourrissent plus promptement. Ce qui a lieu, soit que le champ soit inondé par une pluie trop abondante, de telle sorte que les fruits tombent en pourriture, soit de toute autre manière.

Il est encore une autre manière d'entendre ceci, en d'autres choses, savoir: que trop d'abondance (*luxas*) excite le sel dans son exaltation, et, principalement, d'autant plus fortement et d'autant plus promptement de cette manière, si la luxure ou le coït tire son origine de l'irritation (*stimulatus*) prurigineuse, sudorulente et sanguine (*cruorificus*). D'où il (le sel) est violemment augmenté et exercé (*effertur*). Par cette agitation (*commotion*), le corps engendre un esprit froid, c'est-à-dire un souffle (*flatus*). Celui-ci convertit le sel en une autre nature, plus puissante que les autres. Car, si l'abondance du sperme est dirigée dans quelque passage (*meatus*), alors la nature du sel est brisée, et trop de liquide est attiré (*contrahitur*) ici, de telle sorte que le sel est conduit à une surabondance, c'est-à-dire dans une autre nature.



Il en est de même par l'astre pénétrant (*incidens*) dans le sel, dans ses parties. Et de même que le vent dessèche, de même les astres. De même que le Soleil fond la grêle, de même l'astre fond les sels. Car les sels ne sont pas autrement placés dans le corps, que la grêle dans les champs. La nature (de celle-ci) est ainsi faite, qu'elle demeure dans le même état ; et cependant elle ne peut suffisamment résister. D'où il résulte qu'elle est brisée et séparée. Il en est de même pour le sel, qui ne peut résister; vienne quelque contraire, celui-ci est facilement altéré par l'abondance de la chair, de la graisse, du sang, ou bien par le changement de la nature tendre ; de même aussi par le coït, et aussi par l'astre.

Or, il est quelques sels qui, tombant en une telle dissolution, se liquéfient comme la neige, ce qui a lieu de la manière suivante. Si ceux-ci sont liquéfiés, alors la nature de la chaleur qui existe dans le corps est (comme nous l'avons dit pour le mercure), de s'efforcer de rejeter le sel résolu hors du corps. Car cette chaleur (ou ardeur) interne du corps, ne laisse aucun sel résolu dans le corps; mais pour de multiples causes, elle élimine celui-ci elle rejette. Et ceci n'est pas seulement vrai des sels résolus, mais encore des sels calcinés et réverbérés. De là vient que la sueur est salée. Car elle n'est autre chose que le sel résolu de cette manière. D'où il s'ensuit qu'une sueur découle (*defluere*) du sang; une autre sueur de la chair, ainsi que des os et de la moelle, ce qui est confirmé de ce fait qu'il existe plusieurs natures de sels.

Car de ceux-ci naissent les Serpigo (*serpiginis*), les dartres ou impétigo (*impetiginis*), les démangeaisons (*pruritus*), la gale (*scabies*), et autres du même genre, que l'on trouvera exposés dans nos livres chirurgicaux, mais que nous laissons de côté ici.

Si les sels de la nature sont calcinés, il advient alors qu'ils perdent leur liquide; si le sel a déjà été calciné dans son essence, alors celui-ci a déjà, auparavant, été calciné par lui-même (*per seipsum, an imfelbjl*) dans la nature. S'il perd son tempérament humide, et que celui-ci lui soit enlevé, alors il reste le sel calciné, de même que, dans leur préparation, l'alun, le vitriol et autres semblables. Car vous devez aussi entendre cette préparation de la même manière. Ainsi donc, cette calcination commençant, l'humide s'échappe (*secedit*) par le moyen de la sueur. Et c'est cet humide qui irrite et mord la peau; et après viennent la gale et les ulcères (*ulcera*). Car enfin, si le sel est sans humidité, comme il devait l'être, il se répand au dehors, et prépare et ronge, pour lui-même, une ouverture, dans le lieu même du corps où il se cache. On trouvera plusieurs choses, concernant ceci, dans notre chirurgie.



Celui qui est réverbéré est un autre sel, savoir : liquide humide. Celui-ci, dans son Anatomie, est distillé de haut en bas (*sursum, deorsum*); laquelle opération est appelée *Réverbération*. La cause en est que nulle chaleur, ni nulle surabondance (*luxus*) étrangère ne peut aller dans sa substance; de même, en vérité, que l'eau ne peut pas être mélangée avec l'huile, de même ceux-ci ne peuvent être unis à celui-là. Ainsi donc, les esprits s'agitent (*fluctuant, gel*)<sup>nb</sup> ), au-dessus et au dessous de ce sel, tantôt en haut, tantôt en bas, jusqu'à ce que soit engendré un certain mucilage ou viscosité. Et alors, il a reçu également son aigreur (*acrimonia*), plus grande qu'il ne devait l'avoir. Ainsi donc, il fait irruption (*perrumpit*) c'est-à-dire la chaleur interne chasse la substance hors du corps; et alors d'autres plaies (*oramina*) et autres ulcères extérieurs paraissent. Remarquez, au sujet du sel, qu'il tend, de sa nature, vers ce qui est selon la nature; par laquelle opération naissent des maladies variées et nombreuses, qui, dans le livre de la chirurgie, sont appelées par moi blessures de rouille (*vulnera oeruginosa*). Car chaque rouille est chassée par ses pores, de l'intérieur à l'extérieur, et accomplit (*proestat*) son opération dans l'air.

Ainsi donc, comprenez ensuite qu'aucun ulcère ou autre maladie externe ne peut exister, à moins qu'elle ne soit provoquée par le sel qui, ensemble avec l'air, opère au dehors, dans la peau, et attire tout à l'air. D'où l'on peut conclure que le sel se comporte, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. De là les ulcères proviennent, secs, humides, coulants (*fluentian*) purulents, etc. Et bien que ceux-ci apparaissent diversement, en partie avec érosion de la substance du corps moyen, en partie par la nourriture, les aliments et autres choses semblables; cependant il n'est pas nécessaire que ceci soit rapporté ici. Car c'est ainsi que, du sel, sont engendrées les blessures du sel, ambulantes, passagères (*peregrina*), corrodantes, cancrizantes, profondes, putrides, sèches, etc., et beaucoup d'autres, non cavernieuses comme *l'alocépie*, les *pustules*, les *cicatrices*, les tumeurs anales (*condylomata*), etc., et même la morve, la lèpre, et autres de leur espèce. Et c'est suivant le genre du sel qu'est le genre de la douleur et de la souffrance, et suivant ce qu'est l'étoile, qui apporte ici également la science, laquelle étoile, dans son exaltation, exerce aussi une influence et un mouvement.

En outre, il importe de savoir que, puisqu'ils produisent des formes diverses, comme dans les chancres, fistules, gangrènes, plaies dévorantes (*corrodentia*), ceci vient également de la constitution du sel, qui est aussi de cette nature. Car le sel a accordé la forme à toutes ces choses, comme le manifeste la lumière de la nature; et tel est le sel en quelqu'un, telle est aussi la maladie en lui, qu'elle soit aiguë, chronique, brève, mortelle. Toutes ces différences seront expliquées en leurs chapitres Particuliers



## CHAPITRE VI

C'est la même règle pour le soufre, qui est séparé et exalté par quatre choses. Celles-ci sont les quatre Eléments. Et sa nature est aussi de même. Si l'Elément humide entre en lui, alors il devient humide, liquide, ou quelque chose de semblable, selon qu'il reçoit cette impression de celui-ci, c'est-à-dire de l'Elément de l'eau. De même, autant de fois il sera envahi par l'Elément de l'air, autant de fois il se dessèchera, et recevra un degré de siccité. Car l'humidité subsiste dans l'Elément de l'eau, et la siccité dans l'Elément de l'air. Ainsi donc, le soufre revêt deux natures d'exaltation. Mais sachez qu'il en est de même des deux autres Eléments, savoir; le feu et la terre. Si la terre domine celui-ci (le soufre), alors elle rend celui-ci froid, et le conserve froid. De même pour le feu, c'est-à-dire le firmament. Celui-ci conserve le soufre chaud, après qu'il lui a imprimé de la chaleur. Ainsi donc les quatre Eléments sont les artisans (*artifices*) qui conduisent le soufre à sa transmutation, de telle sorte qu'il est détourné de son office, pour susciter des maladies qui, chacune, sont très variées, soit froides, chaudes, humides ou sèches, et, dans chacun de ces genres, sont de diverses espèces, se comportant suivant la nature de la matière du soufre, qui est attaquée dans ses parties et membres.

Ainsi le soufre devient froid; et par cet Elément il est rendu volatil ou fixe. Or, ce froid est de plusieurs sortes ; *Congelé et Résolu; Coagulé et Dissous*. Celui-ci sort (*emergit*) de ces quatre Eléments qui, cependant, sont tous compris sous le nom de l'Elément de la terre. Car une partie du froid est engendrée de l'eau; une autre partie du feu; une autre de l'air; une autre de la terre. Ainsi donc, sachez que chacun des Eléments donne une partie de froid. Cependant, le seul Elément de la terre est nommé froid, et ceci pour des raisons que je laisse à la philosophie.

Considérez donc, maintenant, ces divers froids, qui ont leur essence dans la froideur. Car il n'y a qu'une seule froideur et non plusieurs; mais le poids cependant en est varié; c'est-à-dire que, dans l'un, il y a plus de froideur que dans l'autre. D'où il résulte que l'un apparaît plus froid que l'autre, quoique cependant, il n'existe qu'un froid unique. Mais pour ce qui est de la substance, celle-ci se divise, en deux parties; en dureté et humidité.

La dureté est double : *congelée ou coagulée*. L'humidité est également double : *Dissoute ou résolue*. La dureté congelée provient du froid igné comme *l'eau congelée, la neige, la grêle*, etc. Ainsi dans le soufre, a lieu une congélation qui procède de l'Elément du feu, et qui est escortée de maladies particulières, et de diverses espèces de celles-ci, qui sont comparées, non sans justesse à la neige, à la gelée et à la grêle, et qui doivent être



comprises comme étant d'une naissance analogue. Mais celui-ci est engendré (*progenitum*) en partie des astres, et nommé : feu venant du froid. Car le Firmament est le feu. Ensuite la coagulation est une autre froideur, qui tire son origine de l'eau. Et c'est un autre froid; cependant il est d'un même degré avec le Feu. Si elle (la coagulation) procède à son opération, alors ceci est coagulé, ce qui est causé par ce froid. Cette coagulation diffère de la congélation en ceci, qu'elle est fixe, tandis que la congélation est volatile. Car tout ce qui procède du froid de l'Elément de l'eau est coagulé, et coagulé froid. C'est de cette manière que vous voyez, coagulés, les Coraux, les Aluns (*Alumina*), les Entalia et autres Vitriols, sels, Aluns, et autres. Du même genre sont les maladies qui naissent du froid coagulé, c'est-à-dire du froid de l'eau. De même un froid naît aussi de l'air. Celui-ci, selon sa substance, n'est ni congelé, ni coagulé; mais il est, au contraire, un vent. Et de même que Borée ou Zéphyre, en et par eux-mêmes, apportent un froid dans la chaleur, ainsi ce même élément de la terre a également en lui la même nature de celui-ci ; c'est pourquoi il a une partie de froid dans l'air et le vent. D'où, de cette manière, se trouvent, dans le corps, des vento-frigidités, chao-frigidités, et aéro-frigidités, sans substance visible ou tangible, accompagnées de divers genres et espèces particulières de maladies. Ainsi la terre également en elle-même, si elle est comprise elle-même comme *terre*, a une génération particulière des maladies qui proviennent d'elle, de la même manière que les herbes froides qui naissent sur la terre, comme *Solatrum*, *la Rose*, *la Laitue*, *le Pourpier*, etc. Et, de même que ces herbes sont séparées des autres, de même ces maladies le sont aussi, avec leurs genres et espèces. Ainsi donc, vous devez connaître de quelle manière il est nécessaire de rechercher l'Elément de la terre dans l'homme, dans les quatre Eléments, savoir avec cette séparation (*discrimen*) qui a été rapportée ci-dessus.

Vous devez savoir qu'il n'en est pas autrement au sujet de l'Elément du feu, c'est-à-dire de la chaleur, afin que vous recherchiez également, de la même manière, le feu dans les quatre Eléments. C'est pourquoi, si quelque maladie était née dans le soufre, elle aurait la nature de l'un de ces quatre (Eléments). Car le Soufre est, par lui-même, dans sa fonction (*in suo officio*). Or, si celui-ci allume l'Elément du feu qui est dans le firmament, alors il est embrasé dans l'étoile d'été, ou fulgurante. D'où il advient que le Soufre brûle, et ne se montre pas autrement, que si la foudre se précipitait du ciel sur quelque arbre, et venait à le consumer. Semblable est l'opération invisible du Firmament, qui a lieu, à notre égard, dans notre corps. Et, de même qu'il (le Firmament) allume le Soufre de l'arbre, de même il enflamme le Soufre également dans l'homme. Et alors, dès qu'il frappe un membre quelconque du corps, il l'a en sa puissance. Or il y a, en outre, dans l'eau, un autre feu qui allume également le Soufre, comme le feu dans le Ciel. Car le silex et la Calcédoine le



laissent échapper et le contiennent en eux; de même, cet Elément interne, que nous ne voyons pas le possède également. Car il est un artisan, *dans* les Eléments, que nous ne voyons point du tout; et celui-ci n'embrase rien, comme nous l'avons énuméré touchant beaucoup de maladies. Ainsi, un Elément-Feu est dans la terre, qui, semblablement, embrase le Soufre. Et, de même, que vous voyez la Flammula et l'ortie naître de la terre, ainsi, de même, vous discernerez avec quelles puissances elles se tiennent si elles touchent au corps physique. De semblables générations sont formées dans l'homme même, qui toutes sont désignées dans leurs chapitres particuliers, desquelles sont engendrées enfin diverses maladies, tant externes qu'internes, fort distinctes des maladies Mercurielles et Salines, et autres maladies semblables, comme on le verra, chacune dans leur livre spécial. Car il y a la maladie flammulaire, la maladie poivrée, la maladie aronale. Ensuite, un Elément chaud du feu est aussi dans l'air, de même qu'il a été dit pour le froid, et qui est de la nature d'Eurus et d'Auster; lequel engendre lui-même des maladies ignées, c'est-à-dire les maladies de cet Elément. Or, dans toutes celles-ci, la coagulation est présente, dans le feu du Firmament, et de la terre et de l'eau. Car, quelque chaleur que ce soit, elle coagule seule. D'où trois coagulations existent, savoir; celle qui vient de la terre ; celle-ci est comme sont les herbes. Celle qui vient de l'eau ; elle est semblable aux minéraux brûlants. Celle qui vient du feu; elle est d'impression. Ainsi, dans le froid, l'Elément de l'eau possède aussi sa coagulation, telle qu'est la coagulation du sel nitre, et autres semblables.

De même, vous avez une humidité provenant des quatre Eléments, c'est-à-dire une Humidité dans le Feu, une dans l'eau, une dans la terre; une autre, enfin, dans l'air, lesquelles, cependant, ensemble, n'opposent qu'un seul degré (*gradus*) de l'Elément et une cause des maladies de ce degré. Mais avec quatre genres de maladies. L'une est humide, provenant de l'humidité du feu; l'autre est humide, de l'humidité de l'air; la troisième est humide, de l'humidité de la terre; le quatrième est humide, de l'humidité de l'eau, chacune avec leurs espèces comprises en elles.

La raison de la siccité est aussi la même; elle est quadruple. Ces quatre genres émanent aussi des Eléments, comme il a été dit pour les autres. Car certaines siccités proviennent du feu; d'autres de l'eau; d'autres encore de l'air; d'autres, enfin, de la terre. Celles-ci, quelles qu'elles soient, sont manifestées par de nombreuses maladies sèches. Car ces quatre genres existent aussi dans la totalité des maladies, savoir ;le froid, le chaud, le sec et l'humide. C'est pourquoi toute maladie commence et est comprise dans ces degrés. Et, bien que, vraiment, dans cette Théorie, les maladies ne se suivent pas l'une l'autre, selon l'ordre, elles seront cependant expliquées suivant cet ordre exact, là où leur Pratique sera exposée. C'est pourquoi toutes ces choses ne seront effleurées ici que brièvement, parce qu'il en sera





traité plus parfaitement ailleurs, en plusieurs endroits différents, comme dans le livre des *Complexions et des Grades*, et autres semblables, dans les choses naturelles, qui se rapportent véritablement à la Philosophie.

Mais il est important de considérer, en ces choses, que certaines maladies naissent quelquefois, qui, cependant, ne proviennent pas des Eléments, bien qu'elles se trouvent quelque peu semblables à ceux-ci; comme, par exemple, si le sel est calciné lui-même et est embrasé par une humidité corporelle, d'où il peut advenir, et il advient même, que son Soufre propre, dans lequel il demeure (*consistit*), s'enflamme, tellement que ceci n'advient pas en une manière seulement, comme celle qui est décrite plus haut, mais, en vérité, de bien d'autres manières. Là dessus, il faut savoir que l'on doit connaître les choses par (mit) leurs signes, et, de cette manière, les discerner toutes. Mais celui qui ne connaît ni ne sait les différences certaines, celui-ci ne discernera pas aisément les signes, comme nous l'expliquerons en temps et lieu, au sujet des discordes intérieures (*bella intestina*). Prêtez donc votre attention à nos autres livres, non selon leur division, mais d'une toute autre manière. Et, bien que la désignation du titre soit; des Trois (*de Tribus*), c'est-à-dire manières d'agir soi-même ou d'être fait ; des accidents (*de accidentibus*); de la fin (*define*), cependant, d'autres choses encore doivent être retenues au sujet de ceci, c'est-à-dire au sujet des accidents. Lesquels, vraiment, contiennent en soi l'accident (*accidens*) non seulement de la plénitude, mais encore des Eléments et autres semblables. Car, si la maladie doit être nommée, il est bon qu'elle soit nommée de ce qui engendre la maladie. C'est pourquoi l'ordre a été gardé dans chaque chapitre, où il est traité de quelque maladie, bien que ce livre ne suive pas celui-ci. Car ces livres demeurent dans leur Théorie et Physique; autrement leurs pratiques sont exposées dans leurs livres spéciaux.















qui, déjà, nous a prêté son assistance, de connaître la médecine par cette Philosophie, afin que soit accompli, dans cette médecine, tout ce que Dieu a ordonné. J'ai dit.





## EPILOGUE

### AU DOCTEUR JOACHIM DE WADT

Ainsi, excellentissime Seigneur de Wadt, je n'ai pu m'empêcher de mettre au jour ce premier livre de mes Œuvres Paramiriques (*liber meorum Paramirorum operum*), dans lequel, par de longs travaux de jour et de nuit, je me suis efforcé uniquement, par ce discours, d'instruire et informer les auditeurs, dans la science de la médecine. D'où il proviendra plus de fruit que nous ne le pensons maintenant. Certes, ils ne feront pas défaut ceux qui accuseront en cela, ma superbe. Les uns me reprocheront de la fureur. D'autres me taxeront d'ignorance. Mais je leur opposerai simplement ceci; l'habileté qu'ils possèdent dans l'art de la médecine se mesure au degré d'estime qu'ils sont pour Théophraste. Que celui qui est corrompu dans la Philosophie sache qu'il est inapte à cette Monarchie. Celui qui, en Médecine, est un Humoriste, ne décernera à Théophraste aucun éloge. Celui qui est errant dans l'Astronomie, ne fera aucun cas de tout ce que je dis. Ils diront que ma Physique, ma Météorique, ma Théorie et ma Pratique sont singulières, neuves, étonnantes, inouïes. Comment, en vérité, ne serais-je pas extraordinaire, puisqu'aucun n'est vêtu comme moi sous le soleil? Or, vraiment, la multitude des sectateurs, soit d'Aristote, soit de Ptolémée, soit d'Avicenne, ne m'effraie pas. La malveillance que l'on rencontre beaucoup trop dans le chemin m'effraie beaucoup plus, de même que le droit injuste, l'usage, l'ordre et l'habitude (comme ils disent), de la jurisprudence. Celui-là possède le don, à qui il est donné. Celui qui n'a pas été appelé, il ne m'appartient pas de l'appeler. Dieu soit avec nous, notre protecteur et notre conservateur dans l'éternité. Adieu. .

*FIN DU TOME PREMIER*

